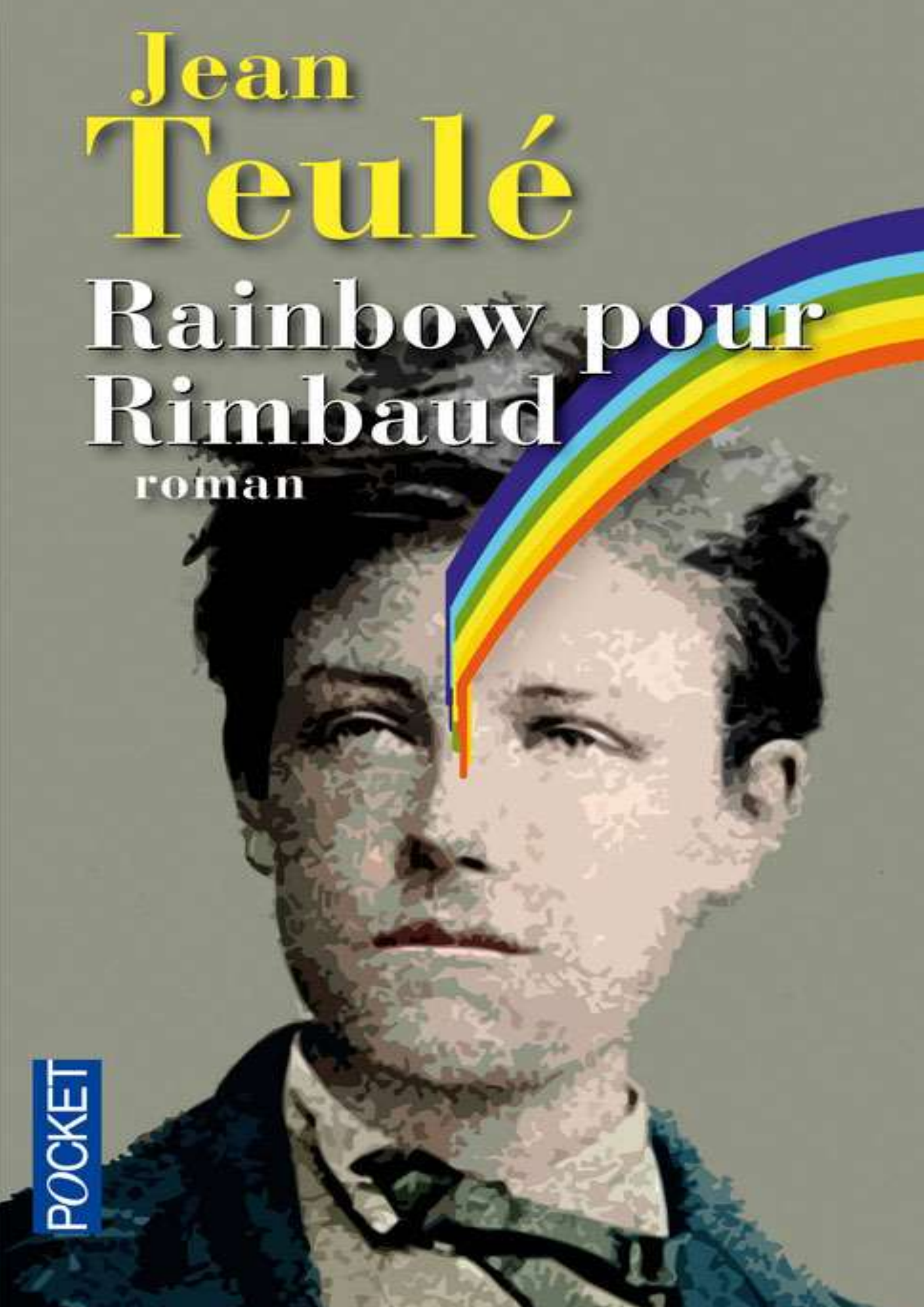
Jean

Teulé

Rainbow pour Rimbaud

roman



POCKET

JEAN TEULÉ

RAINBOW POUR RIMBAUD



JULLIARD

© Julliard, 1991
ISBN 2-260-00840-2

Remerciements pour leur collaboration plus ou moins volontaire à :

Alain Borer, *Rimbaud en Abyssinie* (Essai / Seuil).
Enid Starkie, *Rimbaud* (Flammarion).
Henri Matarasso, Pierre Petitfils, *Album Rimbaud* (Pléiade / N. R. F. / Gallimard).
Antoine Adam, *Rimbaud, Œuvres complètes* (Pléiade / N. R. F. / Gallimard).
François Hadji-Lazaro, *Anthropophage* (Boucherie Prod.).
Laurence Pernoud, *J'élève mon enfant* (Pierre Horay). Arthur Rimbaud, Poète (20 octobre 1854–10 novembre 1891).

Première strophe

— Taciturne, renfermé,
ne cherchant aucune compagnie.
(ILG, un collègue à lui,
en Afrique)

19 heures. C'est la nuit à Charleville-Mézières. Le ciel est noir comme le fond d'une gorge qui bâille. Dans la ville silencieuse, une mère gueule :

— À table !

De la chambre voisine, la voix étouffée d'un fils dit :

— Je suis dans mon bateau.

La voix est celle de Robert. Il mesure 2 m 10 et à cause de ça, il a toujours beaucoup de mal à entrer et sortir de son armoire noire. C'est sa manie, à Robert, de s'enfermer dans l'armoire de son enfance.

Il le fait depuis qu'il a douze ans. Il dit : « C'est mon bateau. » D'ailleurs, un jour, il a sculpté au couteau dans l'épaisseur de la porte noire ce mot : « bateau ». Depuis, le bois noir a cette plaie inscrite à sa surface comme une fatalité ; et le mot tangue à chaque mouvement de Robert. Cette bêtise lui avait coûté à l'époque une paire de gifles et une solide punition. Il ne se rappelle plus laquelle. De toute façon, c'est si loin.

Le père de Robert est navré quand il sait son si long fils encore blotti dans le meuble. Le père de Robert ne comprend pas. Le père de Robert dit :

— Mon fils est un con.

La mère de Robert, elle, croit comprendre. Quand son fils sort de l'armoire, les yeux tout soufflés de larmes, elle, si minuscule (elle lui arrive au niveau du ventre), elle l'attrape par les jambes de son « 501 » noir, pose sa tête sur ses hanches noires et lui dit :

— Mon tout petit.

La mère, aussi, a les yeux qui se gonflent de larmes. Robert pourrait la voir en bas qui pleure. Mais il pense seulement :

— Elle mouille mon « jean ».

La mère de Robert croit que si son fils sort de l'armoire, les yeux comme des lunettes de soleil, c'est à cause d'un immense chagrin. En fait, c'est sa manie à elle de foutre des flopées de boules de naphtaline entre les tee-shirts et les perfectos qui fait pleurer Robert. Robert dit :

— Putain, tu fais chier avec ta naphtaline.

Le père de Robert :

— Parle pas comme ça à ta mère.

— Mais putain, elle fait chier ! On ne fout pas de naphtaline dans les perfectos, je lui ai dit cent fois ! Quand je passe place Ducale, on dirait la vierge noire.

— Pourquoi noire ? dit la mère.

— Parle pas comme ça de ta mère, dit le père.

— … Et puis, l'autre jour, elle a repassé mon blouson d'aviateur…

La mère :

— Pourquoi, aviateur ?

— … Résultat : Elle me l'a tout destroye !

— Tout quoi ?

— Merde.

Le père s'élève sur ses jambes comme un oiseau qui va donner la becquée et il colle une tarte à son fils.

Le fils :

— Il m'a tapé ! J'ai 36 ans et il m'a tapé !

La mère, au niveau du ventre :

— Mon tout petit.

Le père :

— Mais qu'ils sont cons.

Le père et la mère sortent de la chambre en s'engueulant. Robert retourne dans son armoire. Il est dans le noir. Il se met une écharpe autour des yeux pour éviter les brûlures. Il a, accrochée à l'écharpe, une toute petite étiquette avec son nom et son prénom. Souvenir de colonie de vacances.

Robert s'en fout que son père et sa mère s'engueulent à cause de lui. Il s'en fout que son père le gifle à 36 ans. Il dit :

— Je suis dans mon bateau.

Puis, sa longue tête glisse et se coince sous l'étagère des chaussettes et des slips et là, il gueule à pleins poumons :

Toute lune est atroce et tout soleil amer !
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !

Dans la salle à manger, le père hausse les épaules comme une vague. Robert est dans le noir, bonsoir.

Deuxième strophe

— Mon affection pour lui s’accrut
en raison de sa détresse morale.
(Izambard,
son professeur à Charleville)

C’est le matin à Paris et le ventre d’Isabelle est incroyablement blanc.

De l’autre côté de la fenêtre, le ciel roule par-dessus les toits comme du lait qui bout. Isabelle se lève.

Il fait froid chez elle. Il a toujours fait froid. Sa fenêtre ouverte a tourné vers le nord.

On ne voit pas loin. Évidemment on ne voit pas loin ! Mais si on pouvait voir loin, Isabelle, si blanche, pourrait distinguer tout là-bas, à quatre cents kilomètres d’ici, une grosse armoire noire qui balance. C’est Robert, qui en sortant de l’armoire, fait un peu tanguer le mot : « bateau ». Isabelle ne le sait pas. Isabelle ne le voit pas. Isabelle ne voit rien. Comment pourrait-elle voir si loin ? Isabelle referme la fenêtre. Elle soulève le rideau et regarde le buisson d’aubépine qui tremble sur son balcon. Isabelle est presque nue. Ses jambes sont blanches.

Blanches comme les fleurs d’aubépine mais l’arbuste a la maladie.

Il a le feu bactérien. Par pollinisation, depuis son sixième étage, il peut contaminer toutes les plantes de Paris. Depuis quelques mois, en France, les aubépines sont interdites à la vente et à l’achat.

Isabelle devrait absolument arracher et mettre le feu à son arbuste. Mais il vient juste de fleurir, et Isabelle attendait ça depuis deux ans.

— Je le brûlerai lorsqu’il sera totalement en fleur… Juste avant qu’il soit dangereux. Isabelle laisse retomber le rideau. Elle ouvre le frigidaire et boit directement à la bouteille une longue gorgée de lait. Le plastique mou de l’emballage se déforme sous la pression des doigts d’Isabelle. Alors, le lait coule à côté. Un fin filet de liquide blanc s’échappe doucement de sa bouche. Il vient rouler le long de sa gorge puis mourir sur son sein. Le lait est froid et lui fait échapper un petit rire.

— De toute façon, je n’ai jamais contaminé personne.

Elle s’habille à la hâte et part à son travail. Arrivée dans la rue, elle lève la tête. Vu d’ici, son arbuste d’aubépine est si blanc, si fragile ! Un pétale se détache d’une fleur. Il hésite dans

l'hydrogène du ciel. Il virevolte puis s'envole en direction du nord.

— Je vais être en retard.

Sa robe blanche s'agite sur le trottoir. Un épicier arabe lui dit bonjour. Elle répond dans un rire en fuyant :

— *Sabah al khayr !* (Matinée de fleur !)

Troisième strophe

— Pendant toute la soirée, il fut
d'une gaieté inaccoutumée et, à onze
heures, il nous quitta pour toujours.
Il ne revint à Charleville que
douze ans après, dans un cercueil.
(Delahaie,
son copain de Charleville)

10 heures. Comme les bras d'une veuve bouleversée de dentelles, le cimetière de Charleville ouvre ses grilles. Robert sort de sa chambre. Il est courbatu comme tous les matins. Ça fait vingt-quatre ans qu'il dort recroquevillé dans son armoire. Il n'a jamais touché à son lit. Et tous les matins, chaque fois que depuis l'intérieur, il ouvre la porte de l'armoire, qu'il éclot du meuble, il a mal partout. Il est trop long maintenant. Vingt-quatre ans qu'il a mal !

Le père, lui, est accoudé à la table du salon. Il est étrangement calme. En contournant les fleurs de la toile cirée, Robert dit seulement :

— Tu n'es pas au travail ?

— Ta mère y est partie. Moi, aujourd'hui, j'y vais pas. Toi, tu vas où ?

— Voir Arthur.

— Bien sûr.

— Bien sûr !

— Comme un gamin entiché d'un chanteur, quoi !... À 36 ans.

Robert incline la tête sur une épaule puis passe la porte de l'appartement.

Le père a les yeux fixés sur le pied d'un vase. Il respire lentement. Son regard est si intense que le vase se tord.

— Il faut qu'il prenne son envol.

Isabelle tourne dans la rue Cardinet en riant. Ses pieds touchent à peine le sol. Puis au 147 bis, elle file dans une immense salle blanche et climatisée.

Ici, quatre postes de travail en croix séparés par des plantes contiennent chacun quatorze personnes assises face à des ordinateurs. Tout est feutré. Des bruits de conversations complètement incohérentes se mêlent dans tous les sens mais ça a l'air normal.

Rue Thiers, le père de Robert se lève. Il va chercher quelque chose dans un placard puis il entre dans la chambre de son fils. Il balance les vêtements par terre et, à coups de hache, il détruit l'armoire. Le bois claque comme des amarres et explose sous les coups. Les ombres des planches traversent la chambre dans

d'épouvantables bruits de vagues et font sur les murs et le plafond des dessins de voiles. Une photo ovale qui était punaisée à l'intérieur de l'armoire se détache et tourne dans l'air.

Rue de Flandre, Robert a un bouquet de fleurs entre les mains. Il pénètre dans le cimetière par l'allée principale et s'arrête sur la gauche, devant une petite tombe. Il retire d'un pot noir un bouquet de fleurs fanées et installe les fraîches à la place.

10 h 30. Tous les autres membres de l'équipe de quart d'Isabelle sont déjà au travail. Isabelle s'excuse :

— Pardon, je suis en retard. Demain, je serai en avance.

— Ce n'est pas grave.

Le type qu'elle vient remplacer se lève en souriant. Isabelle est heureuse. Ses dents sont de délicats pétales blancs.

Le père de Robert cueille dans la chambre de pleins bouquets de planches noires, qu'il descend dans la rue. Il fait plusieurs voyages. La grosse poubelle municipale située sur le trottoir d'en face regorge du végétal en épis secs et acérés. Ça fait comme un gros vase de plastique vulgaire dont on n'aurait pas assez souvent changé l'eau, par négligence ou bien parce qu'on n'a pas su.

Robert quitte le cimetière. Sur la tombe nouvellement fleurie, une ombre noire tourne avec lui. L'ombre en suivant Robert dégage sur le marbre de la petite sépulture une inscription : « PRIEZ POUR LUI ».

Les lettres de l'inscription s'allongent vers Robert puis se dissolvent dans l'air du matin. Robert est rue Charles-Boutet. Il dit :

— Page 95, *j'attends Dieu avec gourmandise*.

Un clin d'œil à une amie de l'autre côté des plantes, et Isabelle installe à la bonne place son clavier. Puis elle ajuste à ses yeux la luminosité de l'écran. Elle aime quand c'est blanc.

Robert ouvre la porte de l'appartement et traverse la salle à manger. Le père est accoudé à la table.

En entrant dans la chambre, le fils voit les vêtements éparpillés par terre et un grand trou vide contre le mur.

Une flaque de temps s'écoule sur le sol…

Puis, de la salle à manger, on entend une voix qui dit très fort :

— Page 66…
Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs !

Le père se lève.

— Tu sais, Robert, il fallait que…

Le fils n'entend pas. Il sort de la chambre en gueulant :

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais !

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohu plus triomphants…

Il traverse la salle à manger, une photo ovale dans la main, et, dans l'autre, un livre de la Pléiade.

— Robert, où vas-tu ? Tu pars ?

Le fils referme la porte de l'appartement. Il est dans le couloir de l'immeuble.

— La tempête a béni mes éveils maritimes !
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,

Le père s'affole :

— Robert !… Mais qu'est-ce que je vais dire à ta mère ?

Robert est dans la rue. Il ne regarde même pas l'immeuble où a coulé le jus de son enfance. Il s'en va. Il se détache. Il allonge ses pas.

Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots ! Seul, dans l'appartement, le père met la tête entre ses mains :

— Quand je pense qu'il y a un tas de parents qui ont été emmerdés parce que leurs enfants ne voulaient pas apprendre leurs récitations ! nous, c'est le contraire.

Il s'assoit.

— Robert… Mais qu'est-ce qu'on a fait, ta mère et moi, qu'il ne fallait pas faire ?…

Sur le trottoir d'en face, dans la grosse poubelle municipale, les éclats de bois noir, en vrac, regardent partir Robert. Une des planches indique le pôle Sud. C'est celle où est gravé le mot : « bateau ».

Le père ouvre la fenêtre du 12 rue Thiers. Il crie dans la rue en direction de son fils, qu'on ne voit plus :

— Robert ! Si on n'a pas su faire quelque chose, c'est parce qu'on nous l'a jamais appris !

Robert est quai Charcot. La Meuse roupille.

Il entre dans une cabine téléphonique. Il est dans une boîte transparente de verre et d'acier. Il compose le numéro des renseignements S.N.C.F. à Paris. Il n'a que quelques pièces de monnaie dans la poche. Une voix mécanique lui répond :

— S.N.C.F. renseignements, bonjour ! Nous allons donner suite à votre appel…

— Dépêchez-vous. Il faut que je parte d'ici.

— Veuillez patienter quelques instants, merci !

— Page 96, *je reviendrai, avec des membres de fer…*

— S.N.C.F. renseignements, bonjour !

— *… La peau sombre, l'œil furieux : Sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or. Je serai oisif et brutal.*

— … Nous allons donner suite à votre appel.

Rue Cardinet, Isabelle enclenche une prise mâle et noire dans une fiche femelle et blanche. Elle commence à travailler.

— Allô.

— *… Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds.*

— Allô, S.N.C.F., j'écoute !…

— *… Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé !*

— Tant mieux, Monsieur, tant mieux ! Quel renseignement désirez-vous ?

— Allô ? Heu… Répondez-moi vite, s'il vous plaît, Mademoiselle. Je n'ai plus d'argent. Je vous appelle de Charleville-Mézières.

— Alors, faut pas appeler les renseignements à Paris. Allez directement à la gare de Charleville…

— Je ne veux plus parler à personne. Ici, ils ont cassé mon armoire. Je voudrais partir.

— Pour aller où ?

— Vous ne vous occupez pas des bateaux par hasard ?

— Non.

— C'est où les bateaux ? Je veux aller dans les pays chauds.

— Pour l'Afrique, ça doit être Marseille.

— Je vais aller à Marseille.

— Faut passer par Paris.

— Je vais aller à Paris. Je n'ai plus qu'une pièce.

— 20 h 01. Arrivée : 22 h 40. Vous allez dormir où, si vous n'avez pas d'argent ?

— Vous ne connaîtriez pas une armoire ?

Isabelle met la main devant sa bouche et dit dans un murmure :

— Vous aimez les aubépines ?

— Heu… Oui. Ça va couper !

— Je viens vous chercher à la gare. J'en ai de très belles. Mais il ne faut le dire à personne.

— Je veux bien. Ça va cou…

— J'ai vingt-trois ans. Comment vais-je vous reconnaître ?

— Biiip !…

Isabelle repose le combiné.

— Ça a coupé. Comment je vais le reconnaître ?

Elle se gratte la tête. Le bureau tout à l'heure si blanc est maintenant gris clair.

Banlieue parisienne
(Pied-d’alu)

Je suis professeur d'atelier de fer dans un C.E.S. de banlieue. Je n'ai pas d'âge. Plutôt vieux, quand même.

J'ai une jambe plus courte que l'autre de douze centimètres. Enfant, j'ai eu la polio. Depuis, j'ai un pied bot. Alors, les élèves m'appellent « Pied-d'alu ».

Pied-d'alu !

Quand je marche, je boite. On m'entend venir de loin dans les couloirs carrelés et sonores de l'école. La semelle compensée tape à chaque pas. Il y a une vingtaine d'années que les élèves, dans mon dos, m'appellent « Pied-d'alu ».

Ils perpétuent ce surnom de génération en génération. Je ne crois pas qu'ils sachent que je le connais.

Je suis sévère et brutal. Je tire les oreilles en vrille et ça fait mal. Je leur plante aussi mes deux index dans la bouche et les décolle du sol jusqu'à ma figure. Je parle de façon très sèche, comme un adjudant. J'impressionne les classes de sixième. Mais dès la cinquième, je ne leur fais plus peur. Je suis handicapé.

En quatrième et en troisième, les élèves me crachent dans le dos pendant les cours. Leur bouche, en crachant, fait un bref bruit d'hélice. Il y en a un surtout qui souille le dos de ma blouse lorsque je passe dans les allées. Je crois que c'est Mourad, un adolescent algérien. Mais je n'ai jamais réussi à le prendre sur le fait.

Il est redoutable, Mourad. Il est capable de projeter un jet de salive du bout de la classe jusqu'à mon dos. Le son de ses crachats fait juste un petit : Fltt ! Quand je me retourne, il lime ou plie une tôle.

Je crois que ça ne m'atteint pas tant que ça, tous ces crachats. J'ai dans mon vestiaire une éponge pour les effacer après chaque cours. Je ne porte que des blouses de nylon parce qu'elles se nettoient plus facilement. Le dimanche, je mets ma veste de velours. Je vais à Orly.

Il y a dans l'école un professeur de musique qui se fait aussi beaucoup chahuter. Mais lui, il en souffre. Il a un nom de poisson. Il est homosexuel. Moi je ne suis pas homosexuel.

J'aime les aéroports.

Le professeur de dessin s'est pendu l'année dernière. On l'a retrouvé en stand-by, la gorge nouée au plafond du préau. On a dit que c'est parce qu'il perdait ses cheveux. Moi, je dis qu'il est difficile d'être professeur, de toutes ces matières, dans un collège de banlieue.

Moi, je ne me suiciderai pas. Ou alors, la tête dans le hachoir d'un réacteur ! Ça souillera les pales, tel le crachat d'un nuage d'oiseaux, comme ils disent dans les aéroports.

Je vis seul. Je suis de l'est de la France. J'habite un H.L.M. à la cité des Irlandais. Je n'ai pas d'amis. Je ne sais pas ce qu'on peut dire à des amis.

Le dimanche, je vais à Orly.

À l'heure des croissants, je prends le bus puis regarde les gens qui prennent des avions. J'aime le bruit des aéroports.

Je boite et prends ma place dans les files d'attente des guichets ou des comptoirs d'embarquement. J'écoute les conversations.

Des gens parlent, de décalage horaire, de température. Ils murmurent des noms de vents : Harmattan, Khalsim…

Ils ont des papiers-monnaie aux bruits différents des nôtres et des carnets de vaccins. Ils disent :

— N'oublie pas ta Nivaquine.

J'aime la forme des billets d'avion. Je les regarde par-dessus leurs épaules. Des hommes, sur le point de partir, parlent des langues étrangères.

Lorsque c'est à mon tour au comptoir, je grommelle et change de guichet. Je prends d'autres destinations. Je vais dans la file de Cayenne ou bien de Johannesburg. J'aime les personnes qui partent vers le Sud, dans les pays chauds.

Je pourrais aller à Roissy. Il y a d'autres noms de destinations. Mais c'est trop loin, Charles-de-Gaulle. Il faut prendre le train et je n'aime pas les voyages. Je n'aime que le départ des autres. Les destinations desservies par Orly me suffisent. Même les destinations d'Air-Inter suffiraient.

Lorsque je serai à la retraite, je louerai une maison près d'une piste d'envol. Ça ne doit pas être cher. Personne ne veut habiter près d'un couloir aérien. Moi, je veux bien.

Le dimanche midi, je mange un sandwich et bois une bière dans les files d'attente. Quelquefois, je suis derrière des gens connus. Tout le monde les regarde. Moi, je m'en fiche. Connus ou pas, j'aime juste frôler les voyageurs.

Le soir, vers 19 heures, je reprends le bus et rentre chez moi. Je me couche tôt, saoulé de noms de vents entendus et de destinations annoncées.

Le souvenir du cliquetis des tableaux d'embarquement résonne encore dans ma tête. Je m'endors saturé de géographie. Je répète les noms de Madrid, Alger, Tripoli…

Je pense à tous ces gens que j'ai vus ce matin, à Orly, et si loin ce soir. Je les vois déjà arrivés ou bien encore dans des avions.

Je devine un long type qui rêve de hublot. Aujourd'hui, une jolie fille lui a parlé de départs, au téléphone. Je m'endors.

Un dimanche, à Orly, j'ai dû me faire repérer par quelqu'un qui me connaît. Ce devait être un parent d'élève qui attendait un voyageur. Il aura eu tout le temps de m'observer. Je suis si reconnaissable. Ou alors, ce sont des enfants qui m'auront suivi dans le bus pour savoir où j'allais tous les dimanches. C'est possible ; beaucoup d'élèves habitent la même cité que moi.

En tout cas, le lendemain matin, une classe de quatrième m'attendait en jetant des avions de papier en l'air. Ils criaient tous :

— Pied-d'alu ! Pied-d'alu, regarde !… Des avions qui s'envolent ! C'est beau, hein ? Pied-d'alu !

Leur vacarme a couvert le claquement de ma chaussure orthopédique dans le couloir. Ils ne m'ont pas entendu venir.

J'ai ouvert la porte brutalement.

Surpris, ils se sont tous assis. Les avions tournaient encore dans l'air du deuxième trimestre.

Ils avaient jeté toutes ces pliures de papier pour être cruels, pour se moquer. Mais moi, de voir tous ces aéroplanes voler dans le ciel de mon atelier, ça m'a fait pleurer.

Les avions sont retombés au sol, dans la limaille de fer, stupides et penchés sur une aile, comme moi. Ils traînaient, handicapés, dans les allées, chassés à la hâte par des coups de pied d'enfants.

Je me suis essuyé un œil, d'un revers de manche. Une larme a voyagé sur le nylon de ma blouse.

Les enfants se sont calmés, alors j'ai pris la parole :

— S'ils avaient eu des hélices ou un réacteur, vos avions seraient restés en l'air. Aujourd'hui, nous allons construire une figure hélicoïdale. Prenez une plaque de fer sous votre établi.

À travers une fenêtre sale de l'atelier, j'ai vu un Airbus d'Egypt-Air se placer dans le couloir aérien du Caire.

Les adolescents n'ont plus jamais, devant moi, fait allusion à ma manie.

Depuis ce lundi, je crois qu'ils ne m'aiment toujours pas beaucoup. Mais, curieusement, ils ne me crachent plus dans le dos. Même Mourad ne le fait plus.

Maintenant, lorsqu'ils parlent de moi, ils disent simplement :

— Pied-d'alu, le dimanche, il va à Orly.

Quatrième strophe

— D’une rive à l’autre, les anthropophages
se criaient les uns, les autres : Bôo ! Bôo !
De la viande ! Voilà de la viande qui nous arrive.
(Stanley, explorateur)

Le gros François est à l'accordéon. Il avance d'un pas et annonce :

— Anthropophage !

Des spectateurs montent sur la scène, puis se jettent à plat ventre dans le public en gueulant :

— Anthropophage !

Ça remue dans le public. Tout le monde danse et se bouscule. Dehors, le trottoir de « La Cigale » est gris. À l'intérieur de l'établissement, le pantalon de Robert est noir. La robe d'Isabelle est blanche et les fauteuils sont de velours rouge.

Isabelle frôle la main de Robert.

Les « Garçons bouchers » attaquent le morceau :

Et la nuit dans mon lit et le jour dans les faubourgs,
Je les regarde la langue pendue.
Ce monde ignoble me rend goulu.
Mon penchant pour les gens n'est pas pervers, mais culinaire !
Je suis un anthropophage !

À la gare de l'Est, Isabelle n'a pas eu beaucoup de mal à savoir qui était Robert. Quand elle a vu venir, sur le quai gris, ce long type hagard, avec, pour tout bagage, une photo dans une main et un livre dans l'autre, elle a tout de suite deviné que c'était lui.

— Bonjour, ça va ?

— Ça va.

— Je t'emmène au concert des « Garçons bouchers ». Tu veux ?

— Oui madame.

— T'as pas d'affaires ? C'est quoi, la photo, là ?

— La photo d'Arthur.

— Et le livre ?

— Le livre d'Arthur.

— Arthur qui ?

— Arthur Rimbaud.

— Le poète ? Et c'est bien ? Jamais lu.

Robert a mis dans la fente le ticket de métro que lui a donné Isabelle, et il s'est baissé en passant sous la barre grise.

— Ce que t'es grand ! Tu t'appelles comment ?

— Robert.

— Moi, c'est Isabelle. Tu connais les « Garçons bouchers » ?

— Non.

— Moi, j'aime bien.

Au-dessus des portes du compartiment, le signal de départ est passé au rouge. Plus personne n'avait à monter à bord. Maintenant, c'était complet. Le train pouvait démarrer.

Robert a un nez pointu, des lunettes d'écaille noire et une queue-de-cheval rouge. Ses cheveux sont extrêmement fins, soyeux et longs. Assez peu nombreux aussi. À chaque pas qu'il fait, la queue-de-cheval lui époussette la nuque. Quand le vent vient de l'arrière, la queue attachée par un élastique lui lèche une joue. Puis, elle s'affole, tourne et, parfois, passe de l'autre côté.

Les cheveux ont l'air indépendants du reste de sa personne. Ils sont si fins qu'ils peuvent s'agiter et danser derrière lui, même s'il est immobile. De face, lorsqu'on ne voit pas la queue-de-cheval, les cheveux sont tellement tirés et plaqués sur le crâne qu'on dirait qu'il s'est peint le dessus de la tête en rouge. Ça le fait ressembler à un guerrier.

Quand Robert se déplace avec ses pas de héron, le soleil suit le mouvement des épaules et fait briller sur sa tête des étincelles d'or.

On le croirait toujours dans un marécage. Il a les yeux grands ouverts de celui qui ne sait pas où il va, l'air aussi d'une poule qui se promènerait au Louvre.

Il est légèrement voûté. Scoliose et lordose : les années d'armoire !…

S'il parle à quelqu'un, on dirait qu'il regarde derrière la personne. Ou bien qu'il regarde un petit être invisible, sauf pour lui, posé sur son épaule.

Les yeux de celui à qui il s'adresse ne l'intéressent absolument pas. Il ne rit jamais. Quand il crie, ça chante faux. Il n'a qu'une expression, c'est-à-dire aucune.

Son corps est mince, maigre même. De longs muscles fins comme des câbles, parfois boursouflés, lui enveloppent et lui serrent le corps. Heureusement qu'il y a ces câbles pour le maintenir, parce que sa peau est si fine, si légère et lui, si évanescent, qu'il pourrait sans regret se dissoudre dans l'air.

En fait, il est étrange et assez beau. Pour ceux qui aiment ce genre de type, évidemment !

Il est toujours habillé en noir. Et lorsqu'il passe sous le soleil, ou bien dans la trajectoire de la poursuite d'un concert de rock, la poussière saupoudre autour de lui une traîne de mariée.

À « La Cigale », les « Garçons bouchers » sont très énervés :

Des échalotes sur une salope, rien de tel pour dîner aux chandelles.

À mi-cuisson, rajouter le thym.

Faites bien rissoler les deux mains…

Isabelle regarde Robert. Il est assis, le menton posé sur ses genoux, le livre et la photo entre les mains.

— Tu me passes ton bouquin ? lui hurle Isabelle à travers le vacarme.

Elle feuillette négligemment.

— Et tu te balades toujours avec ça ?

— Oui, je le connais par cœur.

— Arrête, y a 1249 pages !…

— Dis une page, au hasard.

— Page 32.

— Facile !…

C'est un trou de verdure où chante une rivière.

Accrochant follement aux herbes des haillons…

Robert s'est mis à gueuler « Le dormeur du val ».

Les types, autour, sont un peu surpris. Devant, deux filles assises se retournent, amusées.

… D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,

Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Une des deux filles se penche vers sa copine et dit :
— Il est marrant, le mec aux cheveux rouges. Dommage qu'il soit pris.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,

— Ça alors ! dit Isabelle. Bon, on s'en va ?
Robert suit la robe blanche et traverse la foule en continuant de gueuler son poème :

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.

À la sortie, un des videurs s'interroge.

Nature, berce-le chaudement : il a froid.

— … Il aime Rimbaud, souffle Isabelle dans la bouche du videur. Le chanteur des « Garçons bouchers », lui, après avoir dit cinq fois : BE BOP A LULA ! déclare :

Dans cette vie, je m'ennuie,
mais j'aime les hommes
en gastronome…

Robert et Isabelle avancent sur le trottoir.

… À votre tour d'aller au jour.
Choisissez le millésime de votre choix !
— *Au côté droit,* termine Robert.

Isabelle marche près de lui, la tête renversée vers le ciel. Elle regarde la nuit.
— T'es un marrant, toi, hein ! T'es pas comme tout le monde…
— Je suis comme Arthur.

— T'es un marrant.

Isabelle a mis Robert dans son lit, pour voir. Elle n'a pas été déçue. D'abord, il n'a pas voulu se déshabiller. Ensuite, il a dit :

— Je vais faire l'autoroute.

— C'est quoi l'autoroute ?

— On ferme les yeux, et avec la bouche, on fait : Brrr…

— T'as quel âge ?

— 36 ans.

Toute la nuit, Isabelle a entendu : Brrr… Au bout d'un moment, elle a quand même fini par s'endormir. Le lendemain matin, quand elle s'est réveillée, elle entendait toujours : Brrr… mais plus de Robert dans le lit. Elle l'a cherché partout autour d'elle. En fait, il était sous le sommier.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? lui a-t-elle dit, penchée dans le vide, avec ses deux seins nus, comme des fruits à cueillir, au-dessus de la tête de Robert.

— Je ne sais pas dormir dans un lit. Tu devrais t'acheter une armoire.

Isabelle a laissé glisser et tomber son corps nu sur Robert et l'a embrassé à pleine bouche en lui disant :

— Toi, avec toi, j'ai l'impression que je ne vais pas avoir beaucoup l'occasion de m'ennuyer, mon chéri.

Mon chéri ? Alors, Robert a eu un geste incroyable. Il l'a prise dans ses bras. Et ça, quand on connaît Robert, ça n'est pas un geste qui lui ressemble. C'est comme si, tout d'un coup, il avait conscience qu'elle était là.

— Allez, on va prendre un petit déjeuner au café d'en bas, Bébert ?

Bébert ? N'importe qui d'autre l'aurait appelé comme ça, il aurait aussitôt râlé un poème bien senti de Rimbaud. Mais, d'Isabelle, soudain, il semblait pouvoir tout accepter. En un soir et un matin, par ses rires et sa grande tendresse, Isabelle enveloppait déjà Robert.

— Tu es ma nouvelle armoire…

— Je ne comprends pas bien ce que tu viens de me dire, Bébert, mais je suis sûre que tu m'as dit quelque chose de gentil. Viens.

En bas de chez Isabelle, au café de l'Univers, le patron joue seul aux échecs. Il joue pour les blancs. Il joue pour les noirs. Il s'occupe de tout. Il démarre une partie au matin et des fois, elle peut durer jusqu'au soir. Il réfléchit entre deux clients et déplace les pions.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un café.

— Un lait.

— Comment le café ?

— Noir.

— Blanc, le lait, pouffe Isabelle.

Ça ne fait pas rire le patron qui s'en va en grommelant :

— … La tour ou la dame ?…

— … Et puis des tartines aussi ! précise Isabelle.

Il fait vraiment beau aujourd'hui à la terrasse du café de l'Univers.

Six étages plus haut, depuis le balcon d'Isabelle, l'arbuste d'aubépine a tourné ses fleurs vers le bas. Ça fait une multitude de petits yeux soyeux et blancs qui observent le nouveau couple, sans qu'il le sache. Le patron revient avec son plateau. Il pose les tasses, les pots de café et de lait sur la table et il réfléchit.

— … Je ne crois pas que ce soit à la tour…

— Merci ! s'écrie Isabelle en mélangeant d'un coup le lait et le café dans les deux tasses. Et avant même que Robert ait pu dire quoi que ce soit, elle lui saute à la bouche en s'écriant :

— Maintenant, c'est comme ça !

Robert est submergé par le souffle d'Isabelle, mais sur le côté, il voit quand même les deux liquides se mélanger en tournant dans les tasses. Ça fait deux remous gris qui tournent. Robert trouve que le gris, c'est joli.

Isabelle l'embrasse encore puis soudain elle se rappelle un truc :

— Et les tartines ? balance-t-elle, à l'intérieur du café.

Le patron ne veut pas entendre. Il est préoccupé par autre chose. Il ne sait plus à qui c'est le tour de jouer.

— Merde alors, je ne me rappelle plus qui doit bouffer l'autre !?… C'est la dame blanche qui bouffe la tour noire ou c'est le contraire ?…

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse aujourd'hui, Bébert ? Je n'ai pas envie d'aller travailler.

— J'aimerais aller dans les pays chauds.

— Je passe à la Caisse d'Épargne et on s'en va.

Robert regarde Isabelle comme s'il venait de découvrir le soleil.

Il est onze heures du matin. Le collègue que remplace normalement Isabelle regarde sa montre.

— Elle exagère.

À Charleville-Mézières, le père avale un Temesta. La mère n'est pas allée au travail. Elle est atterrée.

— Pourquoi ?... Il reviendra ?

Au café de l'Univers, Isabelle continue de manifester :

— Les tartines ! Les tartines !

Le patron du café de l'Univers se gratte la tête :

— ... Ils ne peuvent quand même pas se bouffer tous les deux à la fois !...

Le patron du café de l'Univers regarde son échiquier. Le blanc de ses yeux est rouge. Mauvais signe.

Le Caire
(Moufid)

Je m'appelle Moufid. En français, ça veut dire : utile. En américain, ça doit vouloir dire : nuisible.

J'ai dix-neuf ans. J'habite à la cité des morts au Caire.

Avant, ma famille et moi, on habitait à Ismaïlia, au bord du canal de Suez. Nous étions paysans au bord du canal. Penchés sur la terre et piochant, on voyait passer, au bout du champ, les thoniers et les pétroliers siglés : « CCCP ». C'étaient là des fatmas de cent mille tonnes, majestueuses et lentes, aux luisances de caresses.

Mais en 1967, pendant la guerre israélo-arabe, à cause du canal miné, les fatmas de fer ont évité la région. Elles craignaient d'y déchirer leurs grandes robes rouillées. Comme elles, nous aussi, on a eu peur et on est allés se réfugier au Caire.

Le Caire grouillait déjà de dix millions d'habitants et n'avait vraiment pas besoin de nous, en plus.

Dans la ville de poussière, il n'y avait plus de place chez les vivants. Nous sommes allés vivre chez les morts.

Tout Ismaïlia a envahi la grande nécropole islamique à l'est du Caire. Les soldats égyptiens nous ont d'abord chassés du cimetière. Mais nous y sommes revenus. Et comme personne ne savait où nous loger, on nous a, finalement, percé quelques points d'eau et aussi accroché des fils électriques en haut des minarets.

Les Mamelouks, il y a deux ou trois siècles, étaient des guerriers turco-égyptiens. Il y avait, parmi eux, de grands seigneurs, des sultans. À la fin de leur vie, les sultans se faisaient construire d'immenses mausolées de pierre. On habite dedans.

On a ouvert les grilles de fer forgé et on s'est installés. Il y a, généralement, dans les mausolées, deux petites fenêtres-moucharabiehs de chaque côté. On y pend notre linge.

À l'intérieur de chaque sépulture, au centre, à un mètre au-dessus du sol, la dalle horizontale d'un tombeau déploie son marbre comme une aile. La dalle nous sert de table.

Ma mère a recouvert le déploiement d'une toile cirée à fleurs peintes.

La nuit, mes parents, mes deux sœurs et moi, on dort en rond autour du tombeau. Nous formons un cercle ronflant autour du vol sombre de la fatalité.

Nous sommes deux millions de vivants dans le cimetière. C'est maintenant une grande ville sablonneuse et bruyante. Les enfants courent et jouent entre les petites tombes des guerriers anonymes.

Les mausolées des plus grands sultans nous servent d'école. Il y a aussi des mausolées-épiceries, des mausolées-cordonneries et même des mausolées-bordels.

Les hommes du cimetière viennent y baiser des enfants de dix ans et aussi se saouler à l'alcool à chandelle.

On ne supporte pas les touristes. On déteste être visités. On voudrait, déjà, être tous invisibles comme les morts.

Pourtant dans ma famille, on vit du tourisme… Sous chaque tombeau, il y a parfois dix, quinze personnes ensevelies. En général, c'est un sultan et toute sa famille qui sont enterrés ensemble, sans cercueils, seulement parfumés de jasmin et enroulés de lourds tissus fleuris, brodés d'or.

Avant, nous étions paysans, alors mon père a pris sa pelle.

Les après-midi de grandes chaleurs, on déplace la pierre tombale et mon père s'enfonce dans le sombre. Il remonte bien plus, tard avec des allures de noyé. Échevelé, il offre à ma mère de pleines brassées d'os étincelants comme des cierges.

La terre, le sable et la sueur barbouillent et paillettent son visage. On dirait un fils du soleil qui aurait traversé l'or.

Il boit une longue gorgée d'alcool à chandelle et il redescend.

Les grosses mains rondes de ma mère, sombres de cuir, se débarrassent des fémurs et des vertèbres dans des grognements de bois. Elle ne garde que les os plats : les côtes, les omoplates et les crânes. Ces os ont un minimum de matière brune à l'intérieur. Les crânes, ma mère les fait rouler sur la toile cirée de la pierre tombale.

À chaque tour de tête, les grandes bouches aux rires d'os des Mamelouks tentent de manger au passage les fleurs peintes de la toile cirée.

Un jour, ma mère a récupéré, dans un cimetière copte, une croix de pierre. Elle trouve qu'un crucifix, c'est un instrument pratique pour casser les fronts.

La croix de porphyre calée entre ses lourdes mains, ma mère explose d'abord le contour des orbites dans des bassines de fer. Un bras de Christ traverse régulièrement, de part en part, les yeux nocturnes de ces dignitaires musulmans du dix-huitième siècle.

Les mâchoires se détachent comme des fruits mûrs. Elles font des grimaces et s'élèvent. À chaque coup de crucifix, elles tentent de s'enfuir, avec les omoplates, sur les côtés de la bassine, dans des bruits de rayures. Elles retombent ensuite et rebondissent, menaçantes, les dents tendues vers le ciel.

Tout en haut, ma mère (défoncée à l'alcool elle aussi) élève encore la croix catholique entre ses deux mains violentes, peu habituées aux caresses. Il y a, sous ses bras épais, des ondulations de chair pâle.

Elle abat, à nouveau, l'instrument. Les dents vrillent dans tous les sens, comme un éblouissement.

Assise à côté de ma mère, renfermée et têtue, Fathia, ma grande sœur, pile les débris d'os. Fathia est mauvaise. On voit ses toutes petites canines cruelles. Vengeresse, elle écrase avec délice chaque éclat de crâne jusqu'à en obtenir une poudre de neige tendre. C'est la plus précise d'entre nous, la plus sadique pour ce travail. Elle pile les pariétaux avec sournoiserie. Ma sœur semble prendre beaucoup de plaisir. Il y a des fois, je suis sûr qu'elle jouit toute seule sur son tabouret de bois.

Je ne sais pas ce qu'elle écrase comme ça, dans sa tête. Mais c'est sûrement bien plus que des os.

J'ai toujours pensé que ma sœur aurait beaucoup de satisfaction à assister à un crime. Si c'est le crime d'un innocent, bien sûr !

Je l'aime bien ma sœur. Je lui dis :

— Un jour, Fathia, je t'offrirai un crime très naïf qui viendra miauler sous ta fenêtre.

Ma sœur regarde à travers le moucharabieh. Elle voit passer un long type roux en djellaba suivi d'une fille. Le type et la fille vont au mausolée-cordonnerie.

— Lui ! dit ma sœur en voyant onduler la queue-de-cheval rousse.

Je m'approche et regarde.

— Pas lui, Fathia. Ce type-là est français et il n'aura pas besoin de nous pour être détruit… Je t'en offrirai un autre, bien plus innocent. Un qui aime la vie et le rock n'roll.

Fathia se remet au travail.

À côté d'elle, Samia, ma petite sœur, huit ans, ne se rend compte de rien. À l'aide d'une agrafeuse grosse comme son bras, elle ferme les petits sachets de poudre. Elle ne sait pas pourquoi elle fait ça. Mais elle le fait.

Avant qu'elle referme les sachets, moi, je fais le mélange : une dose précise d'aspirine pour que ça fasse chimique et une petite dose de mort-aux-rats pour l'amertume. Le tout, bien mélangé à la poudre de crâne, pas farineuse et sèche comme il faut.

Samia a, aux lèvres, des boursouflures, grosses comme des pouces d'homme. C'est parce qu'elle met les doigts dans sa bouche quand elle est fatiguée. On lui a pourtant dit souvent :

— Ne mets pas les doigts dans ta bouche, quand tu travailles. C'est poison. C'est pour les Américains.

Mais quand elle est fatiguée, elle le fait quand même. Alors, ma mère prend un fémur de dignitaire sur la table et lui en colle de grands coups dans la figure.

— Tes doigts, Samia !

Samia pleure.

— Ne mouille pas la poudre, dit Fathia. C'est pour rendre malades les Américains et qu'un jour, on revoie les bateaux.

La nuit venue, je descends en ville.

Avec le taxi déglingué d'un cousin, on va aux entrées des grands hôtels internationaux : Hilton, Sheraton, Holiday Inn…

On attend les clients.

En général, ce sont des types blonds aux allures de surfeurs. On les accroche par la manche sur les trottoirs et on leur glisse à l'oreille :

— Good coke, man ? Jump in the car and buy good coke !

Ces sportifs parfumés et musclés nous donnent des dollars contre un petit sachet de poudre agrafé par Samia.

Lorsqu'ils veulent goûter, ils trouvent ça étrange mais c'est amer et ça a tout à fait la bonne texture.

— Egyptian coke, man !

Ensuite, on s'en va. On change d'hôtel.

Les types en bermuda et chemisette à pyramides s'enferment, eux, dans les toilettes climatisées de leur hôtel. Sur le carrelage froid des lavabos, ils sniffent des rails de crânes de Mamelouks et de la mort-aux-rats aussi. Ensuite, ils sont malades comme des chiens et vomissent. Ils ont les alvéoles des poumons boursouflées comme les lèvres de Samia. Ils sont tellement malades que le lendemain, on n'a pas à les craindre. Ils sont à l'hôpital. Chaque nuit, pendant que notre récolte les tord de douleur, dans leurs immenses chambres claires, mon père, ma mère, mes deux sœurs et moi, on dort. On dort en rond, autour du tombeau déplacé, parmi les vertèbres, le sable et les os longs.

Demain, on recommencera. Mon père creusera des galeries pour aller voler les squelettes des voisins. Ça créera des bagarres ethniques, mais on s'arrangera. Un jour, on y arrivera. Un jour, on aura plein d'argent et il n'y aura plus de guerres. Les Américains ne seront plus dans cette région du monde à défendre Israël. Ici, la coke est vraiment trop mauvaise.

Alors, les grands pétroliers russes reviendront dans le canal, calmes et sereins.

Au bout de notre champ retrouvé, on verra à nouveau naviguer dans les sillons de poussière ces grandes fatmas protectrices, de fer siglé, silencieuses et si belles.

Cinquième strophe

— Puis, il ne fit plus rien que
de voyager terriblement
et de mourir très jeune.
(Verlaine)

Agenouillée sur la tombe d'un dignitaire de la quatrième dynastie, Isabelle ne craint pas les coups de soleil : elle est sous la djellaba de Robert. Elle lui donne du plaisir avec sa bouche. Ce genre de plaisir est inédit pour Robert.

— À 36 ans, il était temps que j'arrive ! pense Isabelle.

La djellaba est noire et toute brodée d'aubépines blanches. Elle ondule à chaque va-et-vient de la nuque d'Isabelle.

À Paris, les aubépines de son balcon font très exactement, au même moment, le même mouvement que fait la tête d'Isabelle sous le tissu noir.

Assez loin, derrière la pyramide de Chéops, tout là-bas, dans le désert de sable et de calcaire, les touristes peuvent voir la silhouette surréaliste d'une grande chaise posée bizarrement sur un socle de pierre. La chaise est recouverte d'un drap noir à fleurs blanches. La partie où l'on s'assoit, c'est le dos à l'horizontale d'Isabelle qui s'affaire sous la djellaba. Le dossier de la chaise, c'est le corps vertical de Robert tendu vers le ciel. Ses cheveux rouges attachés flottent dans l'air. On dirait un foulard attaché à une chaise.

Robert se mord la lèvre. Une goutte de sang coule rouge sur sa gorge et vient tacher une fleur. Isabelle sort de sous la djellaba, la bouche toute barbouillée de lumière blanche. Elle a les yeux verts.

Le lourd tissu de la djellaba reprend sa forme dans le vent. Le bruit des moteurs diesel et des klaxons remonte du Caire jusqu'au plateau de Giseh. Les trois grandes pyramides sont trois abat-jour blancs qui semblent naviguer dans le blanc du ciel.

Robert et Isabelle sont en Égypte depuis une semaine.

Ils logent à la « Pension Roma » à Adly-street. C'est ce qu'ils ont trouvé de moins cher. Sous un porche qui mène aussi à une banque, un ascenseur de grillage noir soulevé par un câble monte jusqu'au quatrième étage d'un immeuble de poussière grise. Ça fait si longtemps que des gens dorment ici que l'immeuble est un songe. Ses murs sont de poussière diffuse. La

nuit, ils s'enflent et s'apaisent au rythme des dormeurs. Un escalier de marbre cassé aux marches relevées, larges et sonores, tournoie en spirale ascendante autour de l'ascenseur. Vertige et fumée ! Les murs écaillés et sales sont verts.

Pas de fenêtres. Des trous dans les murs s'ouvrent sur le Nil dans une odeur de thé à la menthe.

Au quatrième étage de l'immeuble de poussière, il y a un couloir sombre et un bureau de réception. Une grande dame italienne, très digne, aux cheveux gris, parle avec un employé égyptien. Ça sent la cire et le détergent. Il est question de ménage.

Robert ramasse dans le sable la ceinture qu'il s'est fait faire par un tanneur de la cité des morts. Sur le côté droit, comme un cow-boy, il a, accroché à la ceinture, une sorte de holster en peau de chèvre grise pour ranger son livre de la Pléiade. Un long élastique à slip, blanc, relie la tranche du livre à la ceinture et serpente sa jambe.

Robert a mis la ceinture trop haut au-dessus de ses hanches. Il l'a trop serrée aussi. Il a l'air un peu ridicule. La djellaba lui découvre un mollet nu, mais il est très altier quand même. On dirait un croisé.

Il part en avant d'un grand pas et tord son épaule.

— En Égypte, il marchait comme ça.

— Qui ?

— Rimbaud. Il avait mal au genou. Il avait trop couru dans les déserts. Alors, il marchait comme ça : l'épaule gauche loin en avant par rapport à la droite. Il boitait. Sa jambe gauche traînait toujours sur le sol. Il avait sur les hanches une ceinture de huit kilos d'or qui lui faisait mal aux reins et au dos.

— Moi, ça ne me ferait mal nulle part, si on avait huit kilos d'or !

— Comme ça, il marchait !...

Et Robert se dirige en claudiquant vers les grands abat-jour de pierre. Isabelle court derrière lui. Elle le rattrape, le dépasse, l'encercle de son mouvement et le bouscule de l'épaule.

— Arrête, je marche comme Rimbaud.

Isabelle décrit des « huit » autour de Robert et lui file de grands coups d'épaule à chaque fois qu'elle le croise. Il

chancelle. Elle rit. Maintenant, elle parcourt des courbes brûlantes autour de lui et le harcèle encore. Comme il marche en déséquilibre, à force d'être bousculé à gauche et à droite, Isabelle finit par le faire tomber et rouler dans le sable.

— Ouah ! T'es tombé comme Rimbaud !

— T'es bête, dit-il en se remettant sur les genoux, regarde : T'as tout éparpillé ma boîte de compas !

Cette boîte de compas, c'est ce qu'avait donné en guise de monnaie le tanneur qui a fabriqué la ceinture de Robert.

Moitié en anglais, moitié en arabe, il avait dit ne pas pouvoir rendre de monnaie sur le billet de cent livres qu'avait tendu Isabelle, mais à la place, il pouvait leur proposer une belle boîte de compas soviétique.

— Oh, c'est bien une boîte de compas ! avait dit Robert. *May I have the bottle of ink also ? Choucran !*

— Arrête, c'est une arnaque ! avait dit Isabelle. Et puis, qu'est-ce que tu veux faire d'une boîte de compas ?

— Des ronds.

La tête d'Isabelle avait tourné en riant. Maintenant, la boîte de compas était là, tout éparpillée dans le désert. En tombant, elle s'était ouverte et le velours vert de l'intérieur était apparu comme une oasis.

Robert ramasse les pièces étincelantes.

— Tu savais que si tu dessines, sur du ciment, un rond de craie autour d'un scorpion, l'animal n'ose pas franchir la ligne ? Il suit la ligne de craie à l'intérieur pour découvrir la fin du cercle et comme il ne la trouve pas, il arrête tout et se pique lui-même avec sa queue.

— Oh ? Allez !

— Si. Tiens, trouve un scorpion.

— C'est ça ! Vas-y, toi…

— On n'a qu'à prendre une mouche alors !… dit Robert en plaquant vivement une main sur le sable tout en traçant de l'autre un cercle avec son compas. Puis il attrape délicatement entre le pouce et l'index une aile du petit insecte noir et vif qu'il a enfermé sous sa paume.

— Ça marche peut-être aussi avec les mouches…

Il pose nettement l'insecte au centre du cercle.

Il ouvre ses doigts. Aussitôt, la mouche s'envole dans la chaleur de l'après-midi en tournoyant dans tous les sens à cause de son aile froissée par les doigts de Robert.

Robert lève la tête. Il suit la mouche qui file vers le soleil. Le soleil est éblouissant. Robert a des mouches plein les yeux.

— Page 53… A, noir corset velu des mouches éclatantes…

Robert ramasse sa boîte de compas et part en boitant. La lumière ondule. C'est comme s'il marchait dans la mer.

— Forcément, je n'avais pas de ciment, pas de craie et pas de scorpion, alors…

Isabelle est agenouillée sur le sable. Elle regarde l'empreinte du pouce que Robert a laissée en posant la mouche. L'empreinte est au centre du cercle et ne peut plus sortir. Robert marche au loin en claudiquant vers les travaux de déblaiement du sphinx. Isabelle regarde une dernière fois la trace puis elle hausse les épaules. Elle se lève.

— Hé ! Bébert, attends-moi !

Dans leur chambre de la « Pension Roma », Robert est face à la glace de l'armoire et il s'entraîne à dégainer le plus vite possible son livre de la Pléiade. Il se met bien de face, les jambes écartées. Il compte jusqu'à trois puis soudain, il dégaine son livre et le jette en avant le plus loin possible. Le livre suit toute la trajectoire de l'élastique à slip qui se tend à son maximum, puis d'un coup, le livre revient sur Robert qui le rattrape au retour. Sous la pression du jet, des pages s'ouvrent puis se referment.

Robert commence à être extrêmement habile à dégainer son livre de la Pléiade.

Punaisée sur un mur, la photo noir et blanc de Rimbaud regarde Robert. L'adolescent est boudeur. Il a une lavallière et il semble vraiment suivre Robert des yeux.

Isabelle sort de la salle de bains, une serviette sur ses cheveux mouillés.

— Il y a une poussière ici !… Qu'est-ce qu'on fait ? On va voir les danseuses du ventre à « l'Arizona » ? C'est tout près.

— Oui, madame.

Au premier étage d'un immeuble, « l'Arizona » est un bouge aux néons vert et rouge. En bas, sur le trottoir, contre un mur, il

y a des boîtes de verre et d'acier rouillé, fermées à clef. Dedans, des photos de grosses dames tapinent, soutenues par quatre bouts de scotch. Elles ont des filets en résille sur le ventre. Les femmes sont grosses et grasses.

— Les critères de beauté, c'est pas un truc international, dit Isabelle.

Robert regarde la photo d'une dame collée au centre de la boîte. Elle a l'air d'être protégée de tout.

— Page 22…

Comme un cercueil vert en fer-blanc, une tête
De femme à cheveux fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,…

— Bon, on y va, Bébert ?

À côté, sur le trottoir, à la terrasse d'un café, trois vieillards à tête de figue regardent Robert et Isabelle hésiter devant l'entrée. Les trois vieillards fument la chicha. Ils soufflent sur la braise. Leurs bouches sont des cheminées de bateau et la fumée fait des ronds en montant. Robert et Isabelle grimpent l'escalier. Il y a une odeur de foul[1] tiède, de fèves écrasées.

Au fond de « l'Arizona », sur une scène, une rangée de musiciens s'assoient sur des chaises en bois blanc. Derrière eux, le rideau est vert et pailleté. Un musicien à tambourin gris touche le rideau. Il déclenche ses doigts. Le drapé bouge. Les paillettes s'animent et scintillent partout. Un spot s'allume et tout le tissu vert étincelle. C'est un océan vertical sur lequel se couche le soleil d'une poursuite rouge.

Son flot s'ouvre comme de grandes lèvres. Une sirène rectangulaire transperce la mer. Elle est totalement sèche. Elle tend un bras sur la droite, un clapotis de musique orientale a démarré. Sa bouche s'ouvre telle une porte. Robert regarde la danseuse. Elle a un filet sur son ventre.

Robert est debout, au ras de la scène. Il est fasciné par le ventre.

---

[1] Le foul est un plat égyptien à base de fèves (« foul » signifie « fève » en arabe égyptien).

La danseuse tend la main comme une ligne et capture le garçon aux cheveux rouges par le poignet. Un serveur passe dans la salle. Sa bouche est un hameçon. Sur le plateau qu'il porte, il y a des flûtes et du champagne.

La musique est régulière et lancinante. Les mains sur les instruments clapotent de vagues mouvements.

Le serveur est à la table de trois riches Saoudiens. Ici, en Égypte, les Saoudiens sont tous très riches. Souvent, ils viennent au Caire. Leurs Mercedes sont des insultes garées le long des trottoirs. Ici, ils peuvent tout s'acheter et tout le monde. Ils sont détestés.

Ils disent des choses au serveur, à propos du long type sur la scène et de la fille dans la salle. Le serveur se retourne et s'en va, la tête crochetée et tirée vers le haut. En passant près de la scène, sa bouche part de travers. Les brillances des paillettes du rideau font rouler sur sa peau des taches de lumière. Robert y voit des écailles.

Les Saoudiens se lèvent et vont à la table d'Isabelle. Ils s'assoient autour d'elle. L'un d'eux sort une poignée de billets de banque qu'il fait bruisser dans les yeux d'Isabelle. Robert danse sur la scène et fait des mouvements de nage avec ses bras. Quand il tourne sur lui-même, la queue-de-cheval derrière sa tête gire comme la lumière d'un phare. Des traînées blanches balaient les carreaux de ses lunettes. Devant lui, la danseuse rectangulaire a les pieds et les épaules immobiles. Seul, son ventre ondule.

Le Saoudien tire le sweat-shirt d'Isabelle et regarde ses seins. Isabelle prend le poignet du Saoudien dans sa main et le regarde.

Robert se retourne et voit Isabelle. Il dégaine. Les Œuvres complètes de Rimbaud partent comme un trait. Le Saoudien est penché dans la gorge d'Isabelle. D'une main, il fouille ses seins et y range des livres égyptiennes. De l'autre main, il porte une flûte de champagne à ses lèvres et boit.

Sous l'effet du lancement, le recueil s'ouvre page 37 et prévient Robert et Isabelle :

Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage…

Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !

L'élastique blanc est une tige horizontale et sans feuilles. Le livre éclot à la figure du Saoudien. Les 1249 pages sont autant de pétales. Isabelle regarde et dit :

— Ce livre est une aubépine.

Un coin de la couverture de cuir vert déchire une narine du Saoudien. La flûte à champagne se retourne et se brise parmi la bouche et les dents. Une multitude de petits éclats triangulaires et luisants montent en rideau par-dessus sa tête. La fleur Pléiade abandonne la figure de l'émir. Des éclats de pollen rouge ont barbouillé son visage en traînées irrégulières. La fleur ravale sa tige. Robert rengaine. Les deux autres Saoudiens se lèvent. Isabelle est déjà à la porte de sortie. Elle dit :

— Viens.

Robert quitte la scène. Il est dans l'escalier. Les musiciens se lèvent et saluent. La danseuse rectangulaire ne bouge plus. Les Saoudiens renversent la table.

Robert et Isabelle dégringolent et roulent sur le trottoir. Ils sont happés par la moiteur de la nuit. Les Saoudiens explosent la porte de « l'Arizona » et descendent à leur tour.

Robert et Isabelle traversent en catastrophe la rue devant un taxi qui klaxonne, dérape et vient casser un phare contre une canalisation d'eau. Ils s'engouffrent dans une petite rue et passent près d'un âne attaché à une charrette. Ils bousculent un enfant, un Zabbaline de dix ans qui soulève une poubelle au-dessus de sa tête. L'enfant tourne sur lui-même. Sa poubelle, c'est l'univers. Les planètes sont les épluchures. L'enfant aimerait retrouver un certain équilibre parmi tout ça. Eux, ils tournent à gauche.

La canalisation d'eau, sous le choc du taxi, s'est ouverte comme une bouche et balance dans les airs un feu d'artifice de perles de cristal.

Les trois Saoudiens remontent leurs djellabas jusqu'à mi-cuisse et passent sous l'eau. Le chauffeur de taxi ouvre sa portière.

L'enfant finit son tour. La poubelle-galaxie lui échappe des mains. Un Saoudien glisse et tombe parmi les épluchures. Il patauge dans l'univers. Il se relève. Il repart. L'âne chie. C'est chaud.

Robert court en faisant traîner sa jambe.

— Arrête de courir comme Rimbaud ! lui lance Isabelle.

— C'est comme ça qu'il aurait couru. Il n'aurait pas pu courir autrement.

Ils passent devant l'agence d'Air-France. Elle est fermée. Un jeune soldat, sans lacets à ses chaussures, est posté devant l'agence. Il a son fusil à côté de lui. Il regarde la nuit. Il voit là-bas tout un paquet de nouvelles étoiles qui montent dans le ciel.

À Adly-street, Robert et Isabelle s'engouffrent sous le porche. L'ascenseur les hisse jusqu'au quatrième étage.

— Tu es mon héros, dit Isabelle, en sautant dans les bras de Robert.

Au comptoir de la réception, un gardien de nuit somnole. Il soulève le volet d'une paupière et aperçoit au fond du couloir une longue et une petite ombre qui fuient sous un golfe de lumière tamisée. La paupière se referme. Isabelle ouvre la porte de leur chambre.

— Qu'il fait moite, dit Isabelle.

Elle écarte les deux battants de la fenêtre. Dehors, l'air est plus frais et parfumé.

Isabelle et Robert se déshabillent dans la salle de bains. Ils laissent leurs vêtements emmêlés sur le sol. Une manche du sweat d'Isabelle a glissé sous un pli de la djellaba. Son jean est déboutonné sur le carrelage aux arabesques géométriques. Les jambes sont écartées. Sa petite culotte est jetée en travers de la gorge de la djellaba.

Isabelle et Robert entrent nus dans la chambre éteinte et vide. Le peu d'affaires qu'ils ont est rangé sur l'étagère du haut, dans l'armoire.

Il fait noir mais les lumières du Caire et les néons des immeubles permettent quand même de discerner les formes. Le corps nu d'Isabelle est blanc, doux et luminescent. Son buste fin et long est posé sur des jambes solides et bien calées au sol.

Une tache d'ombre en haut de ses cuisses a un bruissement de soie lorsqu'elle les écarte. L'ombre griffonne un trait. Isabelle s'est hissée au cou de Robert. Elle lui retombe sur les hanches. Ses jambes se bloquent fermement autour des reins de Robert et forment un étau bien retenu par les genoux.

Le corps de la fille s'affaisse juste en dessous du ventre du garçon. Leurs deux sexes bafouillent un fouillis d'ombres tendres et tièdes.

Les mains de Robert retiennent Isabelle. Les câbles de ses bras ont des tensions régulières. Le corps de son amie est un balancier qui rythme la nuit.

Le regard de Robert est fixe et droit. Isabelle penche un peu la tête. Elle le mord doucement.

À Paris, c'est la nuit aussi. Un peu de pollen d'aubépine quitte une fleur du balcon et vient se poser sur un hortensia de la voisine du dessous.

Plus tard, Robert s'est levé et est entré dans l'armoire. Décidément, il ne peut pas dormir dans un lit.

Isabelle s'est réveillée. Elle s'est levée et a laissé le lit béant et défait. Elle a ouvert la porte de l'armoire et, sans rien dire, elle s'est lovée, elle aussi, dans le meuble, face à Robert. Elle a les genoux sous le menton. Lui, il s'est poussé contre le bois pour lui laisser de la place. Ils ont refermé l'armoire. Les planches de la porte sont mal jointes et laissent passer l'air. Ils ont posé leurs têtes l'une près de l'autre et se sont endormis. La nuit a repris son cours.

Quatre heures du matin, des bruits arrivent du couloir. Il y a des hésitations, des engueulades et puis d'un coup de pied, le verrou de la porte de la chambre de Robert et Isabelle se détache. Trois Saoudiens entrent suivis du gardien de nuit égyptien qui râle et fait des gestes. Les trois Saoudiens voient le lit défait et vide. Il n'y a aucun vêtement dans la chambre. La fenêtre est ouverte sur les toits au ras de la rambarde. Ils se penchent au-dehors. On voit des échelles de fer qui descendent dans la rue, le long d'un mur. Ils disent des phrases courtes et sèches. Ils bousculent le gardien et sortent de la chambre. En

passant, un Saoudien voit la photo punaisée de Rimbaud. Il l'arrache et la déchire en deux.

— Ma photo, murmure Robert.

Isabelle met sa main devant la bouche de Robert.

Ils restent immobiles dans l'armoire. À travers les planches disjointes, ils ont pu voir passer la lame d'un couteau.

Les Saoudiens ont claqué la porte derrière eux. Il y a encore eu des voix puis un bruit d'ascenseur.

Robert regarde Isabelle. Isabelle regarde à travers les planches le jour vert qui se lève.

— Il faudra qu'on parte d'ici.

Un grésillement de haut-parleur s'allume dans la ville. Puis une voix d'imam lancinante et forte annonce le muezzin du petit matin, à travers les rues :

— LA ALLAH ILLA ALLAH ! MUHAMAD RASSUL ALLAH… (Je dis qu'il n'y a de Dieu que Dieu !… Et que Mohamed est son prophète…)

Des tapis de prières verts s'étalent sur les trottoirs. Des hommes s'agenouillent en direction de La Mecque. Robert et Isabelle s'endorment. Maintenant, le jour est tout vert.

Louxor
(Tour-operator)

Je suis responsable d'un bateau de croisières sur le Nil et souvent, je lève les yeux au ciel.

— Mon Dieu, qu'ils m'agacent !

Mon cou se renverse vers l'arrière. Ma gorge est un arc qui se tend.

Les yeux au ciel, les cordes vocales tendues jusqu'à la déchirure, la phrase part vers les vautours, comme une flèche :

— Mon Dieu, qu'ils sont cons !

Je suis directeur d'un tour-operator : le « Sultan-Nil-Tour ». C'est un nom ridicule. C'est moi qui l'ai trouvé. Je ne suis pas parfait, non plus.

Je lève les yeux au ciel.

J'organise des croisières sur le Nil entre Le Caire et Louxor. Et j'ai des soucis de passerelle. C'est le quatrième voyage que j'organise.

À ma première arrivée à Louxor, je me suis aperçu qu'à cause du barrage d'Assouan les bords du Nil étaient très ensablés et que le bateau ne pouvait s'approcher à moins de dix mètres de la berge, à l'endroit qui m'était réservé.

Les touristes ont rejoint la rive, à la nage, en m'agonisant d'insultes.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Mon Dieu, qu'ils sont intolérants !

Deux vautours sont partis en ligne droite. Ils ont rayé l'azur et chié, en passant, sur les obélisques.

Trois millénaires de fiente barbouillent de dégoulinades crayeuses le sommet de ces grands signaux spirituels, plantés dans le désert.

Pendant que mes touristes achetaient de stupides cartes postales, j'ai loué des barques pour, au retour, rejoindre le bateau. J'ai aussi ordonné la fabrication d'une frêle passerelle de bois.

Au deuxième voyage, en arrivant à Louxor, je me suis rendu compte qu'on m'avait volé la passerelle. Ici, le bois est rare et cher. On le vole. Les touristes ont rejoint la rive, à la nage, en m'insultant avec des mots que je ne connaissais pas. (J'avais beaucoup d'étrangers.)

Trois vautours, en piqué, ont tenté de tuer des corbeaux.

J'ai fait fabriquer une autre passerelle.

Au troisième voyage pour Louxor, on me l'avait encore volée. Alors, j'en ai fait construire une troisième. Mais cette fois-ci, une très belle avec de longs rondins de bois, solidement plantée dans l'eau et pratiquement impossible à retirer. Et puis, j'ai pris une décision. J'ai trouvé un chômeur. Je lui ai dit :

— Alors, voilà. Ton travail consiste à surveiller cette passerelle et à empêcher quiconque d'y toucher. Je te paie pour ça. Tu auras un salaire mensuel. Mais personne d'autre que toi ne doit toucher à ma passerelle. D'accord ?

Il a dit :

— D'accord mister. Ne vous en faites pas. Personne n'y touchera. Je la surveillerai nuit et jour.

Trois rires de rapaces sont passés au-dessus de ma tête.

Au quatrième voyage, le bateau arrive à Louxor. Je vois, rassuré, au loin la silhouette des rondins et de la rampe. Tout va bien.

Le bateau accoste contre la passerelle. Les touristes vont pour descendre. Impossible.

De ma passerelle, il ne restait plus que la rampe suspendue en l'air et les longs rondins plantés dans l'eau. Les planches servant à rejoindre la rive avaient disparu.

Je regarde sur la berge et j'aperçois, là-bas, une cabane. Le type avait démonté mes planches afin de se construire un abri pour surveiller la passerelle.

Les touristes ont rejoint la berge en marchant sur le sommet des rondins. Pour une fois, ils sont arrivés secs. En marchant, ils commentaient, tout de même, le prix très excessif de la croisière, rapport à la passerelle.

Un très grand type roux a rejoint la rive avec une fille sur ses épaules. Ses longues jambes prolongées par les rondins, se reflétant dans l'eau, lui donnaient l'allure d'un héron voyageur et gracieux.

Au milieu de la passerelle, il s'est arrêté. Il semblait flotter dans l'air. On aurait vraiment dit un oiseau. Il a regardé le reflet de son double onduler dans le Nil. Il a dit :

— J'aime beaucoup cette passerelle. Je ne veux plus la quitter.

Avec ses bras, il a fait des gestes d'échassier qui se pose. Ses doigts étaient des plumes.

J'ai licencié mon Égyptien et vendu la cabane à un Anglais qui a dit qu'il allait en faire une taverne.

Je n'ai pas remis de planches à la passerelle. Tant pis, les touristes marcheront sur les rondins. Ça fera pittoresque. Après tout, c'est ça qu'ils viennent chercher : du pittoresque.

Deux vols de vautours, sans un battement d'aile, ont tracé deux cercles lents dans le ciel. J'aime ces rapaces. Leur immobilité aérienne est une poche de silence.

— Ça me repose de tous ces cons.

Sixième strophe

— N’es-tu plus à Aden ?
Serais-tu passé dans l’empire chinois ?
(Sa mère)

Louxor, cinq heures du matin, c'est le petit matin frais sur les bords du Nil.

Robert et Isabelle sont assis sur les rondins verts d'une passerelle sans planches. Leurs pieds sont suspendus dans le vide.

Les rondins semblent très longs et très fragiles parce qu'ils se doublent en lignes verticales tremblantes dans l'eau du fleuve. Perchés tout en haut de leurs poteaux, Robert et Isabelle ressemblent à des marionnettes à tiges. Sous eux, le bleu du Nil est un sommeil qui passe. Par-dessus leurs têtes, tout là-haut, dans le bleu outremer du ciel, un nuage chavire et se noie vertigineusement.

Robert et Isabelle sont entre bleu et bleu et paraissent sans poids. Ils ne pèsent rien ; leurs deux corps diaphanes sont de la brume qui chuchote.

Le bureau du ticket-office est fermé. Sur son rideau de fer verrouillé, une barque sacrée au dessin naïf est peinte en rouge et vert. Le métal froid fait des barres horizontales. Robert et Isabelle sont ici depuis un mois.

Robert a retiré ses lunettes d'écaille. Deux poissons blancs à taches bleues percées de noir ont alors jailli sur son visage et fui selon la direction du regard.

La tête d'Isabelle est toute proche de celle de Robert. Ce qui le fait loucher. Les poissons se croisent maintenant au milieu de sa tête puis s'écartent sur les côtés. Le souffle blanc de la bouche d'Isabelle se mêle à la bouche de Robert.

Isabelle est très attentive. Quelquefois, elle tire sa langue rouge, ravale sa salive et s'applique davantage.

Sous la peau de Robert, une armée de petits signes bleutés et bien alignés traversent son visage en diagonale.

Il ferme les yeux. Isabelle attaque la paupière gauche. Elle dit :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Ne fais pas de fautes d'orthographe.

De la pointe d'acier du compas soviétique, Isabelle, très délicatement, petit trou par petit trou, troue la peau de Robert. Des gouttes rouges apparaissent à chaque piqûre. Le travail

d'hier forme une croûte verte et irrégulière qui ceint le front de Robert.

— Ça s'écrit comment : « ennui » ?

— Avec deux « n ».

Une felouque à voile glisse sur le bleu du Nil. C'est un jouet d'enfant qui passe sur un miroir. Le bord du miroir est une végétation verte et molle.

Une brume blanche s'élève de l'autre côté du fleuve. Robert ouvre l'œil droit. Il tend un bras vers la brume.

— *… Alors je levai un à un ses voiles (…) Je l'ai dénoncée au coq. (…) Elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.*

— Arrête de bouger. Si tu bouges, tu seras blessé.

— *… L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.*

— Que dis-tu ?

— *… Alors je levai un à un ses voiles…*

— C'est quoi, ça ?

— La prochaine phrase.

— Ah non, c'est trop long. Ça fait au moins quatre lignes ! Fais-le, toi.

— Sur la figure, je n'y arrive pas tout seul.

— J'écris encore « certitude » et puis j'arrête.

— Bon. Alors, j'irai chez le pharmacien, après.

— Mais, tu n'as rien.

— Si !

Une jambe de Robert pend au-dessus de l'eau. Un gros pansement entoure son genou droit. Isabelle pose le compas sur la rampe de la passerelle. Elle prend le flacon d'encre noire et en fait couler sur son index. Puis du doigt, elle caresse la joue, le nez et la moitié de la paupière de Robert.

La caresse fait sur le visage une trace noire mêlée de gouttelettes de sang.

— Voilà. C'est fait.

— Tu es sûre que tu en as mis partout ?

— Mais oui.

Robert bloque ses jambes autour d'un rondin vert et laisse tourner et tomber le reste de son corps jusqu'au ras du Nil. En chutant, il écarte les bras. On dirait le saut de l'ange d'un

plongeur photographié. Ses longs membres inférieurs le retiennent en l'air le long des poteaux. Il est un héron maladroit, qui va boire.

La tête immobile à quarante centimètres du fleuve, il regarde l'eau. Une larme noire coule de sa paupière ensanglantée et vient tacher le Nil. La larme se dilue dans des ronds concentriques qui se forment, s'éloignent et puis s'apaisent. Robert ne bouge pas. Maintenant, l'eau n'a plus une ride. C'est un miroir profond et sombre avec une végétation exotique qui balance en dessous. Robert voit son image.

De longues phrases tatouées, en lettres minuscules, traversent dans plusieurs sens sa figure. Sur sa gorge dévorée, on peut lire : « Voici le temps des assassins. » Sur sa joue : « Ah, je suis folle !... Je suis esclave de l'époux infernal, celui qui a perdu les vierges folles. » Sous des croûtes de sang, il y a d'autres phrases qu'on ne lit pas encore. Au-dessus de la lèvre supérieure, sous le nez : « je est un autre. » La phrase est en lettres majuscules. Elle est soulignée d'un trait épais et fait une moustache d'hidalgo. Isabelle regarde ces quatre derniers mots qui luisent à l'envers dans le fleuve.

— Tu devrais te raser cette dernière phrase, Bébert. Elle pique.

Un bateau à moteur passe et brouille l'image. Robert se relève avec maladresse. Isabelle regarde maintenant vers la montagne grise de Gournah. Elle devine l'entrée de la vallée des Singes et la vallée des Rois.

— Ça fait un mois qu'on est là. On partira bientôt ?

— Quand tu veux.

— J'aimerais aller à l'île Maurice. On trouvera du travail là-bas.

— Si tu veux. Mais il faut d'abord que je passe à la pharmacie.

Robert et Isabelle sont dans le ciel.

Isabelle n'est pas contente.

L'avion d'Air Mauritius est pourtant calme et presque vide. Robert et Isabelle voyagent en classe affaires. Ce sont les hôtesses de l'air qui ont été gentilles. Quand elles ont vu Robert

si long, boiter avec sa djellaba toute remontée par-dessus une jambe et ce pansement énorme à son genou, elles ont cru qu'il était très blessé. Puis quand elles ont vu son visage tout tatoué de croûtes et de phrases bizarres, elles l'ont cru un peu malade mental. Les hôtesses ont dit :

— Pitié, pour ce long type étrange au crâne peint en rouge !

Et elles les ont surclassés tous les deux afin que Robert puisse allonger sa jambe.

Isabelle n'est pas contente parce que maintenant, Robert est vraiment blessé.

Quand il est allé à Sharia el-Matar, chez le pharmacien de Louxor, celui-ci a voulu voir la blessure. Le pansement retiré, le pharmacien n'a vu aucune plaie. Du bout des doigts, délicatement, il a palpé le genou. Puis, plus fortement et dans tous les sens.

— Vous n'avez strictement rien au genou.

— Si ! Je le sais bien, avait dit Robert. J'ai lu tout Rimbaud.

— Excusez-le, a dit Isabelle au pharmacien en entraînant Robert dans le soleil.

Robert est sur la corniche du Nil, parmi les cartes postales et les touristes en calèche.

— Il va voir si j'ai rien au genou. Il va voir ! Et il donne un grand coup de genou dans une Lada garée sur un trottoir. Un nuage de poussière grise, tel un vautour fatigué, déploie ses ailes au-dessus de la voiture.

— Et ça ? Ça n'est pas une bosse, ça ? dit-il en montrant son genou.

— C'est un petit bleu, Bébert. Ça n'est pas assez pour aller chez le pharmacien.

— Un petit bleu ? On voit bien que c'est pas toi qu'as mal !

— Ça n'est pas assez.

— Pourtant, je te le dis, je dérouille. Je le sais. J'ai lu tout Rimbaud.

— Bon. Puisque tu es soi-disant handicapé, c'est moi qui vais chercher les billets d'avion. Toi, tu n'as qu'à m'attendre à la passerelle sans planches.

— Je veux bien. Mais dis que j'ai vraiment mal.

— Non. Tu m'énerves.

Robert est assis sur la rampe de la passerelle sans planches. Il sort la boîte à compas de sa djellaba noire à aubépines blanches. Il pousse sur le côté son holster en peau de chèvre. Il enlève la partie crayon d'une des branches du compas et installe une pointe sèche à la place. Il dit :

— Page 654… *Ma chère maman* !

Puis il se plante le compas dans le genou, et de toutes ses forces, fait tourner la pointe sèche.

— Je vais mal à présent.

La pointe sèche, en pivotant, ouvre un large sillon circulaire de peau et de chair. La pointe sèche est un saphir. En ouvrant le genou, elle décrypte la chanson du type qui a très mal au genou. Du sang s'échappe et déborde de chaque côté du sillon.

— J'ai, à la jambe droite, des varices qui me font souffrir beaucoup.

Robert se laboure maintenant des 45 tours et des compacts tout autour de la rotule.

— C'est un grand ennui parce que les varices produisent des plaies.

Le sang coule le long de sa jambe puis colore l'eau du fleuve. Les gouttes de sang, au contact de l'eau, jouent un air de cithare.

— Avec cela, j'ai ce maudit genou droit qui me torture.

Robert range le compas. Il sort la photo d'Arthur, déchirée en deux par les Saoudiens. Il la regarde. Il a une moitié dans chaque main. Il essaie de les juxtaposer mais il tremble. Il a vraiment très mal au genou. Alors, il se plaint :

— Ma chère maman !

Au milieu du visage déchiré de Rimbaud, il y a un espace vertical qui tremble. Isabelle apparaît dans cet espace. Elle s'approche et voit le genou de Robert.

— C'est quoi ce genou ?

— Tu vois qu'il est blessé, dit-il, sans quitter des yeux la photo déchirée. Tu ne voulais pas me croire.

— Que t'est-il arrivé ?

— Le compas était une platine laser et j'ai entendu la chanson du type qui souffre beaucoup. Alors je suis tombé sur des ronds dans l'eau.

— Tu as mal ?

— Drôlement.

Robert regarde son genou.

— Ça fait Rimbaud, hein ?

Isabelle saisit la photo des mains de Robert. Elle la déchire en une multitude de morceaux qu'elle jette en l'air. Ses bras sont des branches dirigées vers le ciel. De ses doigts-brindilles, des morceaux de papier noir et blanc tombent en pluie sèche.

— Ma photo !

De voir Rimbaud, tout éparpillé, comme ça, sur la berge, Robert a la tête qui tourne.

— Je ne me sens pas bien. J'ai mal au cœur. Je vais chercher à boire. Je te ramène quelque chose ?

— Du lait. Tu es gentil. Pardon. Je te ramasse ta photo.

Robert part en boitant, vers une cabane désarticulée, là-bas, près du ticket-office. Le propriétaire est un Anglais du nom de Cabaner. Un ancien trompette de la Royal Air Force. Aujourd'hui, c'est un barbu fragile aux grands yeux rêveurs, toujours sous l'emprise du haschich.

— Ce type-là, avait dit Isabelle, la première fois qu'elle l'avait vu, c'est Jésus-Christ après trois ans d'absinthe.

— Ça va, Robert ?

— Non. Regarde mon genou, je suis blessé comme Rimbaud.

— Ah ? Moi, je vois des lunes noires qui croisent des lunes blanches. Qu'est-ce que tu veux boire ?

— Donne-moi une menthe à l'eau. J'ai une soif à craindre la gangrène. Et puis un lait.

— Pour Isabelle, le lait ? Tu as une nouvelle croûte sur le front. Ça sera quoi la phrase ?

— « Enfant accroupi plein de tristesse. »

— Ah ? Tu veux un joint ?

— Non.

— Ah ?

Robert contourne la cabane. Il va là où personne ne peut le voir. Il pose la menthe à l'eau sur le sol. Mais il garde le verre de lait dans une main. De l'autre main, il soulève sa djellaba. Il regarde le ciel. Un nuage arrive de très loin et éclabousse le bleu. Robert revient en boitant avec le lait.

Isabelle avale tout le liquide blanc, d'un trait.

— Il a un drôle de goût ce lait.

Robert boit son verre de menthe et dit :

— C'est normal. J'ai joui dedans.

— Tu n'as pas fait ça ?

— Tu n'avais qu'à pas déchirer ma photo. Isabelle rit.

— Quel enfant !

— Je suis comme Rimbaud.

— Je vais redéchirer ta photo.

— Si tu recommences, méfie-toi de ton lait. J'ai encore plein de plaisir au fond de moi.

— On va voir ça, dit Isabelle, en soulevant la djellaba de Robert. Quand tu seras vidé une bonne fois, je pourrai peut-être boire tranquille.

— Après, on ira à la pharmacie ? dit Robert en regardant son genou qui saigne.

— Ben ouiche. Maintenant, avec tes bêtiches, on est bien obliché.

Robert a la jambe tendue dans l'allée centrale du Boeing. Il rassemble les morceaux d'Arthur en les collant au dos avec du sparadrap. Isabelle est contre le hublot. Elle le regarde faire.

— Tu as mis l'épaule gauche à la place de la droite, Bébert. Tu vois bien, les deux bords ovales sont au centre.

— Mais non.

Isabelle sourit. Rimbaud ne ressemble plus à rien. Il a l'œil droit collé à la place de la bouche et la bouche à la place de l'œil. Le col de sa chemise fait, sur le front, une cornette de religieuse. Les cheveux, sous le visage, dessinent une barbe. Les épaules sont inversées. Le menton est sur la joue droite. Le tout ressemble à un abcès.

— Il est beau, non ? dit Robert.

Isabelle sourit. Robert regarde la photo. Il ne se rend plus compte de rien. Alors, il s'endort. La climatisation du 747 est fraîche. Isabelle remonte un peu le col de la djellaba et murmure :

— Ne prends pas froid mon pauvre enfant. Tu es déjà si perdu dans tes tristesses.

Robert ronfle. Sa lèvre supérieure a des palpitations. À chaque ronflement : « je est un autre » tremble et fait : Brrr…

Isabelle regarde à travers le hublot. L'avion déboule par-dessus l'océan indien. Le ciel est bleu.

À Paris, il y a deux heures de moins. Il fait orageux. Le ciel a la couleur d'un canon. Dans la rue d'Isabelle, il n'y a plus une seule fleur vivante. Toutes les plantes de la rue ont été asséchées, comme aspirées par le ciel et saignées de toute sève. Elles ont les positions tordues des égorgés. Leurs tiges sont des petits bras ridicules de bois sec. La vitrine du fleuriste semble avoir été passée au lance-flammes. Il n'y a plus que des branches mortes derrière la vitre et sur le trottoir. Les feuilles des arbres tombent en pluie sèche. De leurs grands biceps balaises et noueux, les feuilles tombent en tas pointus sur le goudron noir de la rue.

— En plein printemps, murmure le fleuriste sur le trottoir.

Deux vieilles dames comparent leurs bégonias aspirés. Elles ont les bouches de celles qui boivent, à la paille, des grenadines rouges.

Le fleuriste lève les yeux. Tout là-haut, un avion tourne et attend d'Orly une autorisation d'atterrissage. Son sillage dessine, par-dessus Paris, un large cercle de craie blanche sur le gris ciment de l'orage.

— … Mais que se passe-t-il ? dit le fleuriste.

Au balcon du sixième étage, le buisson d'aubépine d'Isabelle luit et resplendit d'un vert intense. Chaque feuille est écarquillée de joyeuse lumière. Une incandescence intérieure l'irradie. Il crache encore quelques pollens. Personne ne le voit. Il est invisible du ciel. Il est caché par un toit de zinc. Un trou dans une gouttière l'alimente, chaque matin, de rosée. Des bourgeons blancs éclosent le long de ses tiges comme les pages d'un livre de poésie. Les pages riment une rafale de feu bactérien à venir.

À Charleville-Mézières, le père de Robert regarde les informations de treize heures. Il ne pense rien.

Le présentateur, à la télé, dit :

— Il se passe de drôles de choses à Paris. Cette nuit, toutes les plantes d'une rue se sont desséchées.

Le présentateur parle pour rien. Personne ne l'écoute.

La mère est dans la cuisine. Elle fait la vaisselle. Depuis dix minutes, elle gratte avec insistance une tache sur une casserole. En fait, c'est son ombre posée sur la casserole qu'elle tente de récurer. Mais elle ne le sait pas. Il suffirait qu'elle bouge un peu, il n'y aurait plus de tache. Mais elle ne bouge pas. Elle pense à son fils. Tout à l'heure, encore, elle lui écrira. Elle lui écrit chaque après-midi depuis qu'il est parti. Les lettres, ensuite, elle les lance en l'air dans la chambre de Robert. Elle prend des poses d'arbre et pousse des cris de chatte. Ses bras sont des branches noires et douloureuses. Les feuilles de papier tournent entre les murs et font des petits avions de papier pliés qui viennent se poser en tas sur le sol.

Le père regarde la mère frotter son ombre sur l'aluminium. Il la regarde aussi jeter en l'air des lettres dans la chambre. Il dit :

— Ma femme est une conne.

Isabelle bouge un peu sur son siège. Les hôtesses mauriciennes ont les cheveux noirs. Leurs gants blancs volettent dans la carlingue grise et servent des boissons rouges. Les fauteuils de la classe affaires sont verts dans le ciel bleu.

— Tout est en ordre, pense Isabelle, et suit son cours…

L'avion miaule au-dessus des Seychelles. Isabelle regarde Robert qui dort. Elle sourit. Ses dents sont un bouquet d'aubépines blanches qui fleurissent dans sa bouche. Ça n'est pas sa faute.

Île Maurice
(Paul)

Je m'appelle Paul et il aimait beaucoup mon prénom. Il disait :

— T'es mon copain, parce que j'aime ton prénom. On dirait Verlaine…

Je suis preneur de son sur une radio périphérique française et sourd depuis plusieurs années. Je travaille tout au vumètre. Le son, pour moi, n'est plus qu'un déplacement d'aiguille.

Un chant d'oiseau au bout d'une plaine, c'est : trois.

Un homme politique qui lit un discours, il faut régler sur : quatre.

La détonation d'un coup de fusil, près d'un micro, traverse le : « ne pas dépasser ».

La détonation d'un coup de fusil, un jour, m'a traversé les tympans. Depuis, je suis sourd. C'est celui qui disait que j'étais son copain, qui m'a blessé près de Charleville-Mézières. Après avoir tiré, il m'a hurlé dans les oreilles :

— Je t'ai blessé parce que j'aime ton prénom et puis, ça venge Arthur…

Ça a été facile de me rendre sourd. Mes oreilles étaient déjà bien abîmées.

Enfant, je plongeais dans les puits sombres des plaines. Je descendais en apnée, extrêmement profond, avec un masque et un tuba.

Je voulais nager seul, à la verticale, vers le centre de la terre. Je voulais aller là où il y a des lacs et des paysages comme dans les contes fantastiques.

Mais en remontant vers l'air des hommes, je ne respectais jamais les paliers de décompression. Alors, peu à peu, je me suis déchiré les tympans et éloigné du son des hommes.

Je suis vierge aussi.

Je suis vierge parce que je ne sais pas nager dans le silence givrant du ventre des filles. Et puis je ne saurais pas respecter les paliers de décompression en remontant à la surface. Leurs moqueries me feraient trop de mal, alors je ne bande jamais.

Les médecins disent que c'est parce que, enfant, on ne m'a pas appris le sens du jeu. Mon copain, lui aussi, était vierge. Maintenant, je ne sais pas. Mais lui, il s'en fichait. Il disait :

— … Mettre sa bite dans le sexe d'une fille n'a jamais été considéré comme une preuve d'intelligence.

J'avais dix-huit ans. Et avec un magnétophone, j'allais souvent, micro tendu, vers les arbres pour enregistrer les claquements de becs incompréhensibles des oiseaux. Ce jour-là, un vol de corbeaux a traversé le ciel comme la déchirure d'une feuille de papier. J'ai réglé sur : trois.

Mon copain venait du bout de la plaine. Il criait un poème. Il récitait souvent des poèmes. Il disait qu'ils étaient de lui. Mais je ne crois pas que ce soit vrai.

Moi, je ne connais pas bien les poèmes. J'ai juste quelques souvenirs de récitations d'école. Mon copain marchait à grands pas vers moi et tenait un fusil dans ses bras :

Seigneur ! quand froide est la prairie
Quand dans les hameaux abattus,
Les longs angélus se sont tus…
Sur la nature défleurie
Faites s'abattre des grands cieux
Les chers corbeaux délicieux.

Il est arrivé près de moi et il a tiré dans le ciel. La détonation m'a rendu sourd.

La dernière phrase que j'ai entendue a été :

Faites s'abattre des grands cieux
Les chers corbeaux délicieux.

Après que mon copain eut tiré ce coup de fusil, j'ai mis ma tête entre mes mains et l'ai tournée tout autour de la plaine. C'était comme dans un conte fantastique. Les becs des oiseaux étaient tissés de ouate brune et les arbres avaient des ondulations de nageoires. J'avais mal au cœur. Je n'entendais plus rien.

— Je suis sourd. Je n'entends plus rien !

— … Pour ce qu'il y a à entendre !… a griffonné mon copain, sur une feuille qu'il a mise devant mes yeux.

Puis il est parti et je ne l'ai jamais revu. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. On dit qu'il a quitté Charleville avec le printemps…

Moi, je suis là, avec un journaliste radio, à l'île Maurice. Nous suivons le voyage d'un ministre de la francophonie.

Ce soir, il doit lire un discours pour le trentième anniversaire de l'indépendance de l'île. J'attends dans cet hôtel de Port Louis, au bord de l'autoroute. Il est midi.

Tous les journalistes télé et radio sont en bas, chez un Chinois, à boire de la bière africaine. Ils ont décidé de me faire une blague : comme je suis vierge, ils ont donné de l'argent à une prostituée indienne, une adolescente. Ils lui ont indiqué ma chambre. Ils lui ont dit de rester deux heures. Ils lui ont montré le chiffre : deux, sur sa montre.

— Ça lui fera passer le temps et puis, comme ça, ça sera fait.

L'adolescente est entrée dans ma chambre. Elle avait des pas ronds de silence et ne parlait que créole. Je n'ai rien compris au mouvement de ses lèvres.

Une demi-heure plus tard, des journalistes télé sont venus m'espionner dans le couloir.

Ils ont écouté. Ils ont été bien surpris.

Ma voix monocorde disait de l'autre côté de la porte :

Maître Corbeau, sur un arbre perché
Tenait en son bec, un fromage…

Ils se sont regardés et sont entrés.

Maître Renard, par l'odeur, alléché
Lui tint à peu près ce langage…

La fille était nue, assise en tailleur, sur le lit. Moi, j'étais face à elle, mais habillé. Je lui répétais, mécaniquement, le début de cette fable de La Fontaine qu'elle ne comprenait pas. Seules les lèvres verticales de son sexe formaient une bouche attentive, entrouverte et silencieuse.

Les journalistes ont refermé la porte et sont repartis dans le couloir, soufflés de rire.

J'ai arrêté de réciter. Il y eut un silence de puits. Je l'ai bien senti : aucune lèvre n'ondulait. L'aiguille du magnéto restait sur : zéro.

La fille a alors regardé sur son poignet les aiguilles tournoyantes du temps qui passe. La petite aiguille venait d'atteindre : Un.

C'était pour combler le silence que j'avais parlé. J'avais récité ce début de fable, juste pour faire un bruit distrayant, pour animer l'aiguille du magnéto.

Les journalistes repartis, je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre.

Un caméraman, en bas, riait avec ses collègues et dénonçait ma fenêtre aux gens. J'ai levé les yeux et j'ai vu, au loin, une petite voiture décapotable rouler, sur la file de gauche de l'autoroute. J'ai regardé la voiture. Une fille conduisait. À côté d'elle, un long type en djellaba avait un coquillage plaqué contre une oreille. Une queue-de-cheval flottait derrière sa tête comme la flamme d'un puits de pétrole. Il écoutait la mer dans le coquillage.

— Mon copain !

J'ai ouvert la fenêtre et crié dans l'air tiède de l'île. La voiture est passée. Il ne m'a pas entendu. Pourtant, je suis sûr que j'ai crié. J'ai senti vibrer les cordes vocales de ma gorge.

Il ne m'a pas entendu. Il avait l'air, de toute façon, de ne plus pouvoir entendre personne, à part le vacarme de sa tête et l'écho de son sang à l'intérieur du coquillage.

La fille qui l'accompagnait avait des dents de plumes.

La voiture fila vers le centre de l'île. On aurait dit une flèche filant vers le cœur d'une cible. J'ai refermé la fenêtre.

— C'était mon copain. J'en suis sûr. Que fait-il ici ? Que va-t-il faire au centre de cette île ?

La bouche de l'Indienne a répondu d'un trou rond comme un puits. C'était un trou profond à en devenir sourd.

Je me suis assis sur le lit, près du gouffre de sa bouche. Sur son poignet, la petite aiguille venait d'atteindre : Deux. Alors, elle s'est levée et elle est partie.

Le soir à l'ambassade, au moment du discours, le ministre est devenu fou. Sa bouche s'est soudain transformée en une

petite guêpe ivre tournant sur sa figure et les ailes résilles de l'insecte balbutiaient dans tous les sens.

Le ministre, affolé, a quand même réussi à se maîtriser un moment devant la salle médusée. J'ai pu lire sur ses lèvres :

— À quoi bon parler encore ? Ne vaudrait-il pas mieux taire sa gueule ? Je n'ai rien à vous dire et me fous de l'indépendance de Maurice. Alors, pour que vous ne soyez pas venus pour rien, je vais juste vous siffler quelques beaux chants d'oiseaux d'Europe.

Le ministre a tour à tour imité le merle, la mésange et le corbeau… Je ne savais plus s'il fallait régler sur trois ou quatre.

Puis il a agité ses bras et il est parti en courant vers les coulisses comme on prend un envol.

Il y a eu deux secondes de silence total dans la salle puis soudain, l'aiguille a bondi de zéro à « NE PAS DÉPASSER ».

Un conseiller est alors arrivé sur la scène en criant :

— Le ministre s'est tué la bouche d'un coup de fusil !

Les journalistes ont sauté de leurs chaises et couru vers des téléphones. Ils caquetaient, comme des poules face à un bac à grain, et bafouillaient. Je ne comprenais plus rien au mouvement de leurs lèvres. Il est très difficile de lire les plis de bouche de ceux qui bafouillent. Alors bon, par solidarité avec le ministre défunt, j'ai éteint le magnéto.

— … Pour ce qu'il y a à entendre !… disait mon copain.

Septième strophe

Arthur Rimbaud,
professeur au hasard
(Erreur du registre municipal de Charleville :
« hasard » à la place de « Harar »)

Trois mois ont passé. C'est l'été à Charleville-Mézières. La Meuse traîne, d'est en ouest, sa langue violette. Elle cunnilingue une forêt de pins nordiques aux reflets bleus puis lèche à peine Charleville. Elle préfère traverser Mézières. Ici, les tanneries du fleuve l'habillent de teintes de cuir.

Sur la place Ducale, par-dessus la tête de la statue de Charles de Nevers, un gros œil tendre, de pâtisserie sablée, roule et s'effrite.

Une ombre, gris souris, grignote le ciment autour du notable. L'ombre, c'est la grande aiguille du temps qui passe. Elle ronge et trace un rond autour du notable. Mais ça n'est pas grave. Les plis des habits de bronze de la statue ont des reflets sourds qui coulent, en vomissures violacées et éclatantes ; sur le bitume noir. Rue Thiers, le père est assis sur une chaise de plastique vert. Il est à sa table. Il lit : *J'élève mon enfant* de Laurence Pernoud.

— Bon. Reprenons tout à zéro. Qu'a-t-on pu faire… qu'il ne fallait surtout pas faire ?… Page 26 : « … Vous langerez votre enfant. »

Le père réfléchit :

— On le langeait.

Puis finalement, il se renseigne :

— Vitalie ! On le langeait, Robert, non ?

La mère ne répond pas.

— Je suis sûr qu'on le langeait.

La mère est assise en tailleur, sur le lino rouge de la chambre de son fils. Elle est une île larguée, dans un océan de lettres écrites à son enfant.

Elle a acheté hier le livre de la Pléiade, que Robert lit sans cesse.

— Pour voir !

Les poèmes la laissent idiote. Elle n'y comprend rien. Mais, la correspondance de la mère de Rimbaud avec son fils l'intéresse beaucoup. Page 404, par exemple, elle lit :

10 octobre 1885.

Arthur, mon fils,

Ton silence est long, et pourquoi ce silence ?
Heureux ceux qui n'ont pas d'enfants, ou bien ceux qui ne les aiment pas : ils sont indifférents à tout ce qui peut leur arriver. (…) Tu as déjà passé six mois sans nous écrire et sans répondre à aucune de mes lettres, quelque pressantes qu'elles fussent. (…) Il est inutile de te parler de nous, puisque ce qui nous concerne t'intéresse si peu. Cependant, il est impossible que tu nous oublies ainsi : que t'est-il donc arrivé ? N'as-tu plus ta liberté d'action ? Ou bien es-tu malade ? (…) En vérité, nous perdons la raison à force de te chercher. (…) À quoi bon m'étendre davantage ? Qui sait si tu liras cette lettre ? Peut-être ne te parviendra-t-elle jamais, puisque je ne sais où tu es, ni ce que tu fais.
Tout donc à la volonté de Dieu !

V(euve) Rimbaud.

Le père continue sa lecture :

— « Vous lui donnerez le biberon cinq fois par jour. »

Il pose le livre.

— Cinq fois ? Alors là, je ne suis pas sûr… Si ça se trouve, on ne lui donnait que quatre fois. Ou six !

Il se gratte la tête.

— Il est grand, Robert. On a dû lui donner six fois. Peut-être sept… Tu lui as trop donné le biberon, Vitalie ! C'est pour ça !

La mère ne répond pas.

— Enfin, on a fait ce qu'on a cru qu'il fallait faire… Hein, Vitalie ? On a fait pour le mieux ! Enfin, je crois.

Sur la route de Pamplemousse à l'île Maurice, c'est l'hiver. Mais il fait très chaud quand même.

— Ça baisse, nos finances, Bébert. Il faudrait qu'on trouve de l'argent.

— Demain, j'écrirai à ma mère. Elle m'en enverra.

Robert et Isabelle roulent vers le jardin botanique royal de Pamplemousse. Ils ont loué, à l'aéroport de Plaisance, une

minimoke Austin Morris. C'est une toute petite voiture décapotable rouge sang.

Robert a les deux genoux qui dépassent de la voiture, sur le côté gauche.

Le vent bleu s'engouffre sous la djellaba. On voit les couilles de Robert.

Isabelle conduit à gauche.

Le long de la route, entre Bois Chéri et Terre Rouge, deux enfants, indiens, dix ans, blouse grise et cartable sur le dos, reviennent de l'école. Ils longent des champs de canne à sucre jacassière, qui les dépasse.

Les deux enfants inventent un Séga en marchant. Le premier chante que sa mère : « … y l'a transformé les mouchoirs en pétites poules blanches ». Le deuxième lui répond que son père à lui, « … il monte z'en haut des colonnes et attrape l'électricité dans ses mains. Et qu'ensuite, il si promène en faisant li zorage ».

Les deux enfants tendent des coquillages, gros comme leurs têtes, aux voitures qui passent. Les coquillages sont tigrés et vernis. Dedans, on entend la mer qui dit qu'il faut vite rentrer de l'école.

Les enfants pèchent eux-mêmes, en apnée, ces coquillages au fond de l'océan bleu. Ensuite, ils les enfouissent dans la terre violacée pendant une semaine. Les vers viennent les vider et en manger l'intérieur.

Une semaine plus tard, les enfants déterrent les crustacés. Ils les lavent sur la plage grise et les vendent, vingt roupies, aux touristes qui passent.

Devant la noire grille forgée du jardin botanique royal de Pamplemousse, des dealers attendent les visiteurs. Un vieux Chinois, derrière un plexiglas sale, vend de minuscules ananas épluchés et découpés en spirales. Leurs feuilles vertes ont des ombres violettes.

Isabelle a pris l'avenue Darwin et elle est partie voir le bassin des nénuphars.

Robert, lui, est assis dans l'allée des Talipots. Il défait le pansement de son genou.

Les talipots sont des palmiers de vingt mètres de haut. Ils vivent cent ans puis ils ont une inflorescence, en forme de parapluie, qui monte parfois jusqu'à six mètres au-dessus d'eux.

Ils fleurissent de cinquante millions de minuscules fleurs violettes. La floraison dure deux mois et puis ils meurent.

Nous sommes au début de l'hiver. Un des talipots touche à la fin de sa vie. Sous lui, un parterre de petites graines sèches craque sous les souliers.

Robert ramasse une poignée de terre mêlée de graines.

— Si je ne le fais pas maintenant, après il faudra que j'attende un siècle, dit Robert sans rire.

Du plat du pouce, il ouvre les unes après les autres les plaies circulaires de sa jambe. Chaque plaie est une lente bouche d'enfant qui attend la tétée.

La paume, tout emplie de terre et de graines de talipot, il goinfre sa jambe. La terre et les graines se lovent au chaud, dans les blessures, parmi le sang et le pus.

— Prenez votre temps mes belles. Mettez cent ans. J'aurai une jambe éblouissante.

Robert réenveloppe, fortement et avec application, son genou droit dans le bandage sali de terre violette.

Au bord du bassin rectangulaire des nénuphars, les pieds dans l'eau, Isabelle regarde les « Victoria Amazonica ».

Ce sont des nénuphars géants, une merveille végétale.

Leurs larges feuilles circulaires ont la taille d'un couvercle de marmite de cantine scolaire.

Ce sont de gigantesques ronds verts posés sur l'eau bleue. Le bord est relevé et hérissé d'épines acérées, longues comme des dents de fourchette.

Deux jours de suite, dans chaque feuille, éclot une fleur de la taille d'un melon qui s'ouvre et se referme deux fois. Le premier jour, la fleur apparaît tard dans l'après-midi et reste ouverte jusqu'au lendemain matin. Puis elle se referme. Plus tard, dans la journée, elle s'ouvre une seconde fois.

À l'éclosion du premier jour, la fleur est blanche. Elle a une odeur pénétrante. Le deuxième jour, elle réapparaît violette et meurt avant midi.

Chaque fleur est emprisonnée sur sa feuille. Une longue tige molle, ressemblant à un tuyau de gaz, retient la grosse tête de melon de la fleur posée lourdement sur la feuille.

Chaque fleur est emprisonnée sur sa feuille. Si l'une d'entre elles tentait de s'échapper, les épines acérées, situées sur le bord, en transperceraient les pétales ronds comme des joues d'enfant.

Les pétales-joues suinteraient. Ils auraient de longues croûtes vertes, tatouées en travers, dans plusieurs sens.

— On a tous notre enfermement, pense Isabelle… Et c'est très bien comme ça. Vouloir sortir de son cercle pour s'installer dans le cercle d'un autre, c'est devenir fou.

Isabelle s'allonge sur le ciment du bassin. Elle se repose. Les effluves des bois de santal et de tilleul la calment.

Robert est assis au pied du talipot. Il ouvre son livre de la Pléiade. Il en arrache une page de garde vierge et il recopie dessus la page 654 :

Le 20 février 1891.

Ma chère maman,

Je vais mal à présent. Du moins, j'ai à la jambe droite des varices qui me font souffrir beaucoup. Voilà ce qu'on gagne à peiner dans ces tristes pays ! Et ces varices sont compliquées de rhumatisme. Il ne fait pourtant pas froid ici. Avec cela, j'ai une douleur rhumatismale dans ce maudit genou droit qui me torture. Il y a aujourd'hui quinze nuits que je n'ai pas fermé l'œil une minute, à cause de ces douleurs dans cette maudite jambe.

Ici, ce sont les soucis de toutes sortes et l'ennui. La rage continuelle au milieu de nègres aussi bêtes que canailles, tout cela agit très profondément sur le moral et la santé, en très peu de temps. Une année ici en vaut cinq ailleurs. On vieillit très vite ici. Je m'en irais bien. (…) Mais je n'ai pas d'argent et je ne puis m'en aller. (…) Fais-moi ce grand plaisir. (…) Je te rembourserai.

J’ai envie de me faire porter à un vapeur, et de venir me traiter en France.
En attendant, je tiens la jambe bandée.

Rimbaud

Robert a signé la lettre : Rimbaud. Il la plie soigneusement en deux.

Isabelle quitte le bassin des nénuphars et se dirige vers Robert. Elle marche sous un arbre « Quatre épices » aux odeurs de muscade, de girofle, de cannelle et de poivre mélangées. Là-bas, dans l’autre allée, une sève laiteuse glisse le long d’un petit arbre noir. Sous les pas légers d’Isabelle, des fruits mûrs coulent comme de la gelée.

Isabelle ramasse dans le sol violet deux feuilles vertes de Piscidia. Cet arbre est appelé aussi le « Fish Poison tree ». On dit que les feuilles, l’écorce ou les branches de cet arbre, jetées dans l’eau bleue, peuvent intoxiquer ou du moins étourdir les poissons, tant et si bien qu’on les attrape facilement.

Leurs feuilles ont quatre ailes en croix. Quand elles tombent, elles sont soutenues par l’air et tournent comme les pales d’un hélicoptère.

— Robert !

Robert ne répond pas. Isabelle lâche une feuille au-dessus de sa tête rouge. La feuille tourne puis vient rouler sur la djellaba.

— Eh bien, tu ne réponds plus quand je t’appelle, Bébert ?

— Je m’appelle Rimbaud. Je voudrais rentrer.

— Où ?

— Chez ma mère.

— Pourquoi ? Ça ne te plaît pas ici ? On va partir ailleurs, si tu veux.

— J’ai mal à ma jambe. J’aurais voulu revoir ma mère.

— Pas en France, Bébert. Partons si tu veux, mais pas en France. Allons dans un autre pays. Encore un voyage, Bébert.

— Je m’appelle Rimbaud. Je veux bien. Mais alors, je voudrais voir des nègres. Rimbaud veut les insulter encore.

— On n’a qu’à aller à Dakar. Y en a plein. Tu en écraseras, autant que tu voudras, en voiture.

— Alors, je veux bien.

— … Le souci, c'est l'argent. Je dois tout juste avoir assez de travellers pour les billets. Mais c'est tout.

— J'ai écrit à ma mère pour lui demander des sous.

— Dis-lui de les faire envoyer au consulat de France à Dakar.

— Oui. Elle est gentille ma mère. Quand j'étais petit, elle me donnait le biberon huit fois par jour.

— Ta jambe, ta mère… Tu ne parles plus que de cela.

— … Page 69, *Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer*.

— Tu as voulu changer de feuille, Bébert. Tu n'es plus sur la tienne. C'est pour ça que tu as mal. Les épines de ta feuille t'ont labouré la joue. Regarde. Tu as plein de croûtes, en travers, qui suintent sur le visage.

— Je m'appelle Rimbaud. Ô que ma jambe éclate ! Ô que j'aille à la mère.

C'est le lendemain. Dans leur minimoke rouge, Robert et Isabelle retournent à l'aéroport. Sur la route, le long d'un champ de canne à sucre, ils croisent à nouveau les deux petits enfants indiens de la veille.

Les enfants chantent un nouveau Séga qu'ils ont encore inventé.

C'est la chanson de Pic-pic.

Pic-pic est une jeune fille qui fait la cour à un zhomme-zhomme. Ensuite, elle l'entraîne dans le noir-noir et l'empêche de rentrer à la case mama. Le zhomme-zhomme pleure.

Au passage de la voiture, les deux enfants tendent deux gros coquillages tigrés vers Isabelle, qui conduit, puis ils crient :

— Pic-pic !

Robert se retourne, les regarde et ouvre la bouche.

L'ouverture de la bouche fait un bruit de canon à l'intérieur des coquillages.

Les enfants sont très étonnés. Ils posent chacun une oreille contre un crustacé. Ils entendent parmi les spirales une voix qui se lamente en écho :

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce… et tout soleil amer : L'âcre amour m'a gonflé… de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate !… Ô que j'aille à la mer !…

Les enfants effrayés jettent les coquillages dans le sol violacé et partent en courant vers l'école. La minimoke Austin Morris de Robert et Isabelle file vers Blue Bay. Une graine de talipot s'ouvre dans le genou de Robert.

Dakar
(Souad)

Je suis maître-conférencier, spécialiste du dix-neuvième siècle en littérature française.

Je vais souvent dans les universités des pays francophones, un peu partout sur la Terre.

J'ai à la main droite un gant de soie que je ne quitte jamais. Lorsque je serre une main, je donne toujours la gauche, la paume tournée vers l'extérieur.

Ma main droite, tournée vers l'intérieur, c'est pour mes tendresses profondes.

J'ai au creux de la paume droite un bouquet de rosée qui ne fleurit qu'à minuit, heure de Marrakech. Mais personne ne le sait.

J'ai autour de l'auriculaire droit, habillé de soie, un solitaire que retient un anneau d'or. Cela fait sous mon gant une boursouflure visible. Cette main gantée est une singularité qui intrigue les étudiants.

Il y a aujourd'hui dix ans que je porte ce gant de soie.

Je suis en transit à Dakar. J'ai désiré cette escale. Pourtant, demain, je donne un cours à Abidjan.

J'ai pris une chambre au « Savana ». C'est la deuxième fois que je vais dans cet hôtel. La première fois, c'était il y a dix ans. C'est un hôtel de bungalows, luxueux comme un écrin, qui glisse en pente douce, le long d'une colline, vers une piscine-joyau.

Autour de la piscine : un bar et un restaurant et puis des arbres exotiques. Nonchalants, ces arbres saupoudrent de leurs palmes des parfums sucrés sur des dos de baigneuses nocturnes sans jamais les toucher.

Je suis assis à une table, au bord de cette luisance liquide. Il y a dix ans, j'étais à la même table. Ma main droite était alors nue comme une joue d'enfant giflé.

Éclairées par les projecteurs du fond de la piscine, de riches femmes phosphorescentes nageaient à mes pieds, méprisantes comme des murènes.

J'étais seul et très bien comme ça, absent de tout contact. J'ai une répulsion pour le toucher. Enfant, j'ai jeté mon frère dans l'escalier parce que, pour me donner un bonbon, il avait mis sa main sur mon épaule.

Le mot « câlin » est le mot le plus horrible que je connaisse. Je n'aime les gens que dans les romans parce qu'ils n'existent pas. On n'a jamais à les toucher. La peau des êtres réels me révulse et me donne des haut-le-cœur. Moi, je suis intact.

Les femmes, je ne les supporte que nageant à mes pieds, dans un bocal de carrelage.

Quant à vivre avec elles… Ah, ça non ! L'heure du « Cher corps et cher cœur », très peu pour moi.

Je me souviens… Il devait être minuit moins le quart et je lisais une anthologie de poésie française du dix-neuvième siècle. J'en étais à cette phrase : « La vraie vie est absente, nous ne sommes pas au monde. »

Un éblouissement me traversa les yeux. Sans doute, le basculement aquatique d'une nageuse. Je repris la lecture de la phrase : « La vraie vie est absente, nous ne sommes pas… »

Il y eut un second éblouissement. J'ai levé la tête. Trois tables plus loin, une femme étincelait le solitaire de sa bague dans mon regard. C'était une femme sensuelle, en collant à pois, faisant plus que son âge. Elle avait une paille coudée dans sa bouche épaisse. Elle aspirait des reflets de nuit étoilée dans un cocktail acidulé. À ses pieds, il y avait une valise. Ses hanches ont ondulé sur la chaise. Elle a pris sa respiration comme les nageuses qui vont plonger.

— Monsieur, vous avez l'air si serein, seul ; j'ose à peine vous parler. Puis-je, tout de même, m'asseoir près de vous ?

— À condition que ce soit de l'autre côté de la table.

— Je ne vous ennuierai pas longtemps. Je suis marocaine. Je m'appelle Souad. Ça veut dire : quintessence de bonheur.

— Ce n'est pas un nom d'être réel. Vous avez une bien grosse bague, madame. J'ai tout à l'heure cru que c'était un reflet de la piscine.

— Cent carats. Je vous l'échange.

— Contre quoi ?

— Un peu de votre sexualité. Dix perles liquides de votre plaisir, quelquefois, la nuit…

— … Que vous pécheriez vous-même, je suppose… C'est là, l'ennui.

— Non, moi, je ne serai plus là. Vous voyez ces deux militaires, là-bas, près de la réception ? Ce sont des Peuls de la région du fleuve… Ils attendent minuit pour m'extrader vers le Maroc. Demain, on m'enfermera dans une prison, à Marrakech, pour le reste de ma vie.

— Je vous souhaite une cellule individuelle.

— … Je suis une criminelle odieuse. J'ai noyé mon enfant. Je ne supportais plus son contact ni les baisers qu'il attendait de moi. Qui peut comprendre ?

— Moi, je comprends. Enfant, j'ai…

— J'ai tenté de fuir mais on m'a rattrapée. Vous êtes droitier ou gaucher ?

— Droitier, je crois. Encore que moi, les doigts…

— Donnez-moi votre main. Il ne me reste plus que quelques minutes. Permettez-moi d'y dessiner mon visage.

— Faites vite. Je ne supporte pas beaucoup les contacts, moi non plus.

Les nageuses ont coulé, à la verticale, dans la piscine.

— Monsieur, accepteriez-vous de vous faire l'amour avec cette main ?

— Où ? Là ? Maintenant ?

— Non. Où vous voudrez. Quelquefois, le soir, quand vous serez seul.

— Ça risque d'être souvent. L'encre de votre visage s'usera rapidement comme se sont usés, rapidement, les quelques visages de femmes que j'ai connues avant vous.

— Je mettrai du temps à disparaître de votre main. Voici un gant de soie qui, le jour, me protégera de la lumière. Et puis, voici ma bague de mariage. J'aimerais vous l'offrir. C'est un solitaire. L'anneau devrait pouvoir encercler votre auriculaire. À part quelques vêtements, c'est tout ce qu'il me reste. En prison, j'aimerais croire, monsieur, que je continue à faire l'amour à un homme. Être encore une femme, vous comprenez ? Ce ne sera que l'image de mon visage, mon corps ne sera plus là, mais…

— Franchement, madame, ça m'arrange. Si cela peut vous aider, à minuit, heure de Marrakech, où que je serai sur la planète, vous me ferez l'amour.

— Merci. Je suis heureuse : j'ai caché mon corps dans le creux de votre main. Les lois ne pourront jamais venir m'y chercher. Je suis légère maintenant. Ils n'extraderont que l'enveloppe de mon corps.

Les nageuses, asphyxiées, sont remontées à la surface dans un éclaboussement. Minuit, les deux soldats de la région du fleuve se sont approchés de la table. Ils étaient très courtois et avaient les dents douces de la perpétuité.

— J'arrive, messieurs. Je prends ma valise et je vous suis.

Elle a pris sa valise et est passée près de moi. Une larme a coulé sur sa joue ou alors, c'était un éclaboussement de la piscine.

— À au moins quelques nuits, monsieur, j'aimerais !

— À toutes les nuits, Souad, je vous le promets. N'ayez pas de chagrin. Ne pleurez pas. Vous allez vivre un mauvais rêve mais chaque nuit, vous viendrez boire à la source de ma paume.

— Merci.

Elle est partie, entourée des deux militaires aux pas de nomades. J'ai regardé ma ligne de vie. Il y avait, dessus, tracé au stylo, un visage ovale, deux yeux en amande, sans pupilles et une bouche épaisse. Une chevelure hachurée donnait au visage un air mélancolique et penché, une impression de distance respectueuse. À mon poignet, deux attaches de cou coulaient le long de mes veines.

— … Enfin une femme comme j'en rêvais. Une femme à ne pas toucher.

Ma main, dans un délicat saut de l'ange, s'est noyée dans le gant de soie comme dans un sommeil.

Tout ceci s'est passé il y a dix ans. En dix ans, j'ai fait plusieurs fois le tour de la Terre et donné des conférences à des amphithéâtres toujours situés à au moins cinq mètres de moi. Mais, où que j'aie été, que ce soit à Pondichéry ou bien La Nouvelle-Orléans, à minuit précise, heure de Marrakech, j'ai toujours interrompu les cours, quelques minutes, pour rejoindre Souad.

Ce soir, il est onze heures moins dix au « Savana » et presque minuit, plus au nord-est, au bord des grands déserts.

Une femme infanticide est là-bas, sous les barreaux rigides d'une prison. Elle a vieilli et regarde la nuit. Elle se demande si elle va encore me faire l'amour ce soir et en quel endroit de la Terre.

— … Est-il midi ? Est-ce le jour ? Est-ce la nuit ? Fait-il chaud ou bien froid ? Sur quel continent suis-je ? Est-ce que j'existe encore ?… Elle est en fait revenue à Dakar et bien que presque invisible à cause de l'usure du temps, elle sourit toujours, au creux de ma main, sous la tiède protection de soie.

Je la déshabillerai tout à l'heure.

Dans la piscine, les nageuses réelles ont grossi et sont devenues obscènes. Je passe près du plongeoir et crache dans le bassin. Alors elles nagent en spirales excentriques autour du crachat, gonflées de colère comme des poissons-lunes.

En haut de la colline, le long d'une route qui quitte l'hôtel, la silhouette d'un géant en couche-culotte passe, suivie de la silhouette d'une fille. Il semble avoir le visage, le buste et les bras tout souillés de phrases.

— Que lui a-t-on inscrit, à lui, sur sa peau et pourquoi ?

Notre épiderme à tous promène en fait des lignes et des rides qui sont autant de visages et de blessures retenues. C'est là notre seul bagage.

Je rejoins mon bungalow et me couche. La fenêtre de ma chambre est grande ouverte. Une brise parfumée de petits rires lointains vient jusqu'à mes narines. Ce sont des clients de l'hôtel qui se moquent de ce géant en couche-culotte, passant sur la colline, les cheveux ébouriffés d'étoiles.

Je retire mon gant de soie et déplace les draps. J'imite une voix entendue une seule fois :

— Bonjour, je m'appelle Souad. Ça veut dire quintessence de bonheur.

— Bonjour madame.

La mécanique amoureuse se met en marche.

Le va-et-vient du solitaire, autour de mon auriculaire, lance, tel un phare par-dessus l'océan de mes draps, de fins jets de lumière qui traversent la chambre vide et viennent se cogner contre les murs.

Un peu plus tard, apaisé, je pose la paume indécente sur mon sein gauche et Souad, si lointaine, si présente, s'endort encore la bouche près de mon cœur.

Huitième strophe

— Quant aux esclaves, pardonnez-moi,
je ne puis m'en occuper.
Je n'ai jamais acheté d'esclaves
et je ne veux pas commencer.
Même pour moi, je ne le ferais pas.
(Réponse de ILG à Rimbaud
qui voulait acheter un esclave)

Au nord de Dakar, près du lac rose, Robert est assis, adossé à un baobab isolé dans la chaleur étouffante.

L'arbre est cassé en son milieu. Un gigantesque trou qui descend jusqu'au sol est une bouche d'ombre qui crie dans la lumière.

L'arbre ressemble à un meuble parallélépipédique, sans porte, posé dans un paysage désolé. Le buste de Robert est assis à l'entrée du trou. Ses longues jambes traînent sur le sol, devant l'arbre, et semblent être la langue tirée de la bouche d'ombre.

Deux nœuds de bois, en haut, de chaque côté du trou, roulent de gros yeux sévères.

L'arbre et Robert ainsi assemblés forment, dans cet espace navrant, une tête de mère abusive et solitaire hurlant et tirant la langue à quiconque pourrait nuire à son fils. (Surtout si c'est une fille…)

Les larges branches et le feuillage hirsute du baobab coiffent cette tête de femme de manière extravagante.

Au bout de ses interminables jambes-langue, Robert se fait cirer les pieds. Pas les chaussures, les pieds !

C'est un enfant noir qui les lui cire.

De toute façon, il n'a plus de chaussures. Il les a échangées au marché Sandaga de Dakar contre trois gobelets de jus de bissap rose et aussi trois assiettes bleues, pleines de thie-bou-dienn.

Le thie-bou-dienn, c'est du riz mélangé à des restes de poisson.

Isabelle, Robert et l'enfant noir rencontré à Dakar ont mangé et bu sur le toit du marché, aux arabesques grises de béton cassées. L'enfant est un Toucouleur de la région du fleuve. Il ne parle pratiquement que le wolof. Avenue Pompidou, il avait accroché Robert par la djellaba et lui avait fait signe qu'il voulait cirer ses chaussures. Robert avait répondu :

— Je pars les vendre. Mais si tu veux, tu pourras cirer les pieds.

L'enfant avait ri et adopté Robert. Il a suivi les deux toubabs à Sandaga puis il a pris avec eux le bus du lac rose.

Le bus bleu, toutes tôles brûlantes et branlantes, a attaqué le quartier de Pikine dans un nuage de poussière. Il est passé au milieu de poules gymnastes et de chèvres qui traversaient la route, dans tous les sens, en mangeant des cartons de lessive. Il y a eu une ambiance de klaxon, de bêlements et de plumes renversées. Le bus a filé vers le nord.

Au-dessus du pare-brise, écrit à la main en lettres violettes qui tremblent, on peut lire : « M'en fous la mort ! » Le chauffeur rigole et klaxonne.

Au pied du baobab, pas d'ombre. C'est comme si le soleil sortait de la terre.

Les pieds de Robert sont maintenant noirs, cirés et lustrés, jusqu'à la hauteur des chevilles. Même les ongles, même entre les doigts de pied. Pour que ça fasse plus : chaussures, l'enfant noir avec son doigt a dessiné sur le coup-de-pied, au cirage blanc, de gros lacets qui se croisent. Il a aussi tracé une rosette au départ du tibia. À l'aide d'une capsule de bière verte, servant de cache, il a peint assez proprement des passants à lacets.

L'enfant admire son travail. Il est aussi très impressionné par la longueur des pieds de Robert.

— Grands, grands.

— 47, répond Robert.

Maintenant, avec son ongle trempé dans le cirage blanc, l'enfant trace sur le côté de minuscules traits verticaux et parallèles, imitant l'épaisseur cannelée d'une semelle de basket.

— Pas mal, dit Robert.

Il se lève et marche en boitant devant le baobab. Il plie ses chevilles en avant, en arrière. À part le genou, il se sent très bien. Il est, en tout cas, extrêmement fier de ses nouveaux pieds.

— Ils sont exactement à ma taille.

L'enfant regarde les pieds de Robert, très satisfait lui aussi.

Il fait chaud. Robert s'assoit alors, maladroitement, contre le grand trou de l'arbre.

Son menton fond contre une clavicule. Robert transpire beaucoup. Il reprend son compas soviétique.

Depuis une semaine, il se tatoue sur la poitrine « Le sonnet des voyelles » :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes…

Les cinq voyelles majuscules, de la longueur d'un doigt, sont tatouées en Elzévir sur son buste. Il a tracé du mieux qu'il pouvait les lignes du sonnet mais elles ne sont quand même pas très droites. Elles ondulent comme des vagues. Quand il respire, le sonnet clapote sur sa poitrine. Quand il parle, son visage entièrement tatoué s'anime aussi.

Robert a maintenant de longues croûtes de poèmes de Rimbaud, partout en travers de la figure. Derrière les oreilles, sur la nuque, partout.

Celle qu'on lit le mieux, c'est la plus grosse, la phrase-moustache : « JE EST UN AUTRE ».

Sur ses bras nus, deux insultes en alexandrins exagèrent, de ses épaules jusqu'au bout des doigts.

Robert, on dirait une pochette des Rolling-Stones : « Tatoo you ».

Ses infiniment longues jambes sont nues aussi. Il a replié toute la djellaba sale sur le milieu de son corps. Le haut, il l'a enroulé autour de la taille. Le bas, il l'a croisé, fait passer entre les jambes et remonté à la ceinture.

On dirait le slip d'un lutteur de Sumo ou bien une énorme couche-culotte d'aubépines, avec des fronces là !

L'élastique blanc et le holster attachés à la culotte traînent dans le sable. Le visage tout en désordre de Rimbaud sort et brille dans le soleil. Le livre de la Pléiade, lui aussi, est un peu sorti de la peau de chèvre. La couverture bouillante se tord. Les pages flétrissent et s'écornent dans les grains de mica.

Isabelle fait la planche sur le lac rose. C'est au bord de ce lac qu'a lieu, tous les ans, l'arrivée du Paris-Dakar.

Le lac est totalement rose. Ce sont des algues microscopiques qui lui donnent cette teinte. Son eau est extrêmement salée. Le soleil terrifiant, à force d'évaporation, l'a transformée presque en pâte. L'eau rose est d'une densité exceptionnelle. Un corps horizontal ne s'y enfonce pas. Il est comme posé sur une moquette acrylique rose.

Des pêcheurs de sel, avec des râteaux, ratissent les pétillements cristallins. Ils en construisent des pyramides de neige mousseuse d'un mètre de haut, qu'ils disposent à distance régulière, tout le long de la plage. Les pyramides de neige autour du lac sont les luminaires blancs d'une piste de danse rose. Une seule danseuse horizontale, sur le dos, étend ses bras et y navigue des figures.

Isabelle est la fleur d'un nénuphar rose et se persuade :

— Il ne faut pas que je change de feuille… Il ne faut pas que je devienne dangereuse… Je ne suis pas la plante de mon balcon…

Isabelle tourne la tête vers le sol calciné aux reliefs lunaires, elle voit le grand baobab, Robert, et aussi l'enfant noir allongé au pied de l'arbre.

— … Je ne suis pas la plante de mon balcon…

Je…

Depuis un mois qu'ils sont ici, Robert ne veut plus quitter son arbre. La nuit, il dort à l'intérieur. La journée, il reste assis devant.

Sur la plage du lac, un sculpteur sénégalais regarde Isabelle. Mais Isabelle ne le remarque pas. Il taille à la gouge une souche ulcérée. Il en a plein, de ces racines pétrifiées. Il les fait venir de Paris.

Ce sont là des souches de platanes, du bois de Boulogne et du bois de Vincennes, détruites par le mystérieux feu bactérien qui démolit Paris. Le sculpteur s'appelle Oumar Bâ et il aime ce bois particulier. C'est un bois d'une densité exceptionnelle. La sève à l'intérieur est vitrifiée.

Elle forme des pétillements cristallins aux luisances inconnues jusqu'à ce jour.

Isabelle passe ses journées à faire la planche sur le lac ou bien à se reposer sur la plage sans ombre.

Sa peau, pourtant si blanche et si fine, ne craint pas la réverbération. C'est comme les aubépines. Mettez-les en plein soleil. Il y a peu de chance qu'elles bronzent ou bien qu'elles rougissent.

Depuis trois semaines, Oumar Bâ sculpte toutes les positions d'Isabelle : Isabelle qui dort. Isabelle qui s'étire. Isabelle qui

nage… Il compte en faire une grande exposition dans une capitale d'Europe. En tout cas, pas en Amérique. L'Amérique, il trouve ça démodé.

Contre le baobab imitant la figure d'une mère abusive, l'enfant regarde Robert. Un lambeau de tee-shirt vert, troué par le soleil, découvre sa peau noire, lisse, aux reflets bleus. Deux jambes maigres sortent d'un maillot de bain en nylon rouge, déchiré lui aussi.

L'enfant regarde Robert. Dans le silence, les cils noirs de ses yeux de fille battent comme des volets. Il tape contre sa poitrine maigre qui sonne un bruit d'os.

— Moi : « Djami. » Toi ?

— Je m'appelle Arthur Rimbaud.

— Abdoh Rinbo ?

— Je suis né le 20 octobre 1854. J'ai 137 ans. Je suis l'homme aux semelles de vent.

— Quoi, ça ? dit l'enfant, montrant la poitrine tatouée de Robert.

— C'est le sonnet des voyelles, mon chef-d'œuvre ! Tu sais lire ?

— ?

— Lire ! Ça, c'est un « A ». A !

— Ah ?

— Ça, c'est un « E ». E !

— Euh !

— A, noir !

— Ar-moire !

— A. Noir corset velu des mouches éclatantes !…

— Ar-moire, corps c'est… ?

Robert sourit.

— Tu as raison Djami. Je vais plutôt aller dormir.

Et Robert pénètre presque entièrement dans le grand trou noir du baobab. La tête de la mère a ravalé sa langue.

Il laisse juste pendre à l'extérieur sa jambe blessée, jet de salive crachée sur le sol, enrubannée d'un pansement énorme. La bouche d'ombre de l'arbre le protège de l'insolation. Sauf le genou, qui mûrit au soleil. La sève, à l'intérieur de l'écorce, lui colle la peau du dos et l'empêche de glisser. Il sort du holster

coincé la photo sparadratée du poète et il la pose contre son cœur.

— Quoi ça ?

— Moi avant.

Djami regarde la photo. Il est assez étonné.

Robert enlace son buste, de ses longs bras maigres et tatoués, comme on referme les manches d'une camisole de force derrière le dos d'un grand malade. Robert se repose.

Djami est allongé sur le ventre au pied de l'arbre. Sa figure d'ange noir est posée sur la boîte à cirage.

Il regarde l'horizon qui ondule dans le feu blanc de l'air. Il répète :

— Ar-moire, corps c'est…

— … velu des mouches éclatantes, précise Robert.

À la mairie de Paris, il est deux heures de plus. Il y a une grande réunion dans un bureau à lustres.

— Normalement, il ne devrait plus y avoir de buissons d'aubépine à Paris, dit un adjoint. On a prévenu les populations. On a menacé.

— Il doit pourtant bien en rester un. Regardez l'état de la capitale, dit le maire. Ça continue.

— Nous avons fait appel à l'armée, dit un conseiller. 25 000 soldats vont visiter tous les appartements de Paris, tous les jardins et tous les pots de fleurs. On repérera bientôt le buisson d'aubépine fautif.

— Il faudrait, dit le maire. Je crains pour ma place.

Sur sa boîte à cirage, près du lac rose, Djami dit :

— Abdoh Rinbo, apprends encore !

— Bon. Alors, répète après moi :

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles !…

— Hi !…

À Charleville-Mézières, la mère a reçu ce matin une lettre venant de l'île Maurice.

La mère est à la poste. Elle dit à l'employée :

— Je voudrais faire virer tout ce livret de Caisse d'Épargne au consulat de France à Dakar. Comment faut-il faire ?

L'employée regarde la mère de Robert. Le temps passe.

Près du lac rose, tout le monde est calme. Le sculpteur travaille de la gouge et du marteau. Il ne pense à rien. Isabelle sur le lac, la tête renversée vers le ciel, ne pense à rien non plus. Pourtant, soudain, l'ombre de ses yeux verts éjecte deux rayons violets qui filent comme des traits vers le ciel. Cette lueur violette est d'une formule mathématique implacable.

Robert est assis dans l'ombre bleue de la bouche du baobab. Sa jambe pend à l'extérieur. D'une main, il chasse une mouche.

Djami est couché contre la jambe de Robert, la joue posée sur le pansement. Il entend le sang régulier qui bombarde la plaie immense du genou. Très intelligent, il murmure pour s'endormir les mots appris par cœur, d'une langue qu'il ne comprend pas :

E, candeur des vapeurs et des tentes,
(…) rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres (…) rires des lèvres belles
U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;
Ô, suprême clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des mondes et des anges :
Ô l'Oméga, rayon violet de Ses yeux !

À l'écoute du dernier vers, Isabelle, sur le lac, a fermé les yeux.

Une larme rose, à reflet violet, coule de sa paupière. C'est beau.

Gorée
(Télé-Gorée)

Peut-être vous souvenez-vous de moi ; j'étais un peu connu à une époque.

Il est possible que vous ayez déjà vu mon visage.

Je coprésentais une émission de télévision qui avait beaucoup de succès, le samedi en début d'après-midi.

Et puis bon, tout ça s'est arrêté.

On m'a d'abord proposé d'autres animations dans d'autres émissions que j'ai refusées et puis finalement, on ne m'a plus rien proposé. Alors, j'ai tout quitté. Je suis parti au large de Dakar, faire l'huître ensoleillée sur l'île de Gorée.

Il y a maintenant dix ans que le destin m'a punaisé sur cette île. J'y mendie toute la semaine sauf le samedi.

— Mesdames et messieurs, pitié pour la toute petite étoile vite replaquée au sol !...

Le samedi, je ne mendie pas. Le samedi, je continue à m'habiller d'une de ces fameuses chemises à fleurs qui faisaient mon succès et je pars téléphoner à Dakar.

Place de l'indépendance, je glisse les francs C.F.A. récoltés pendant la semaine dans la fente de l'appareil d'une cabine téléphonique et je compose le numéro de ma femme à Paris.

— Allô, c'est moi. Tu vas bien ?

— Oui.

— Et les enfants, ils vont bien ?

— Oui.

— Il n'y a pas eu de coups de téléphone pour moi ?

— Non. Francisco, il y a dix ans que plus personne n'appelle pour toi à la maison.

— Ah ? Et il n'y a pas eu non plus d'articles sur moi dans les journaux, cette semaine ?

— Non.

— Ah ? Des gens, dans la rue, te demandent-ils encore ce que je suis devenu ?

— Non. Il y a huit ans que plus personne ne me parle de toi.

— Ah ? Et toi, comment vis-tu ? As-tu un autre mari ?

— Francisco, tu me poses cette question chaque semaine et chaque semaine, je te réponds que ça ne te regarde pas.

— Ah ? Christine, on a été heureux ensemble quand j'avais du succès, non ?

— C'est possible. Je ne sais plus. C'est du passé. N'appelle plus, Francisco.

— Ah ? Christine, je…

— Tuuutt…

Que c'est cher, le téléphone entre Dakar et Paris ! En quelques secondes, cette bouche métallique engloutit tout ce que j'ai récolté dans la semaine.

Je sors de la cabine en disant :

— Je rappellerai samedi prochain. Maintenant, il faut que j'aille vite présenter le journal…

Je retourne à Gorée par la chaloupe de douze heures trente. Je fais ce voyage chaque semaine. Ensuite, je file chez Lionel, au bar de l'embarcadère, chercher mon carton à lessive.

J'ai évidé le fond du carton, d'un large rectangle aux coins arrondis. Puis j'ai rebouché cette ouverture d'une feuille de plastique transparent. Sous le rectangle, en bas à droite, j'ai tracé au marqueur trois boutons ronds.

Sous le carton couché, j'ai découpé une autre ouverture pour pouvoir y glisser ma gorge. Je croise et referme les quatre rabats derrière ma nuque et m'assois, ainsi chapeauté, sur une chaise de fer au bar de l'embarcadère. Le vol lent d'une buse tourne dans le ciel.

Le carton à lessive m'enveloppe toute la tête et à travers la feuille de plastique transparent, on voit mon visage et le col de ma chemise. Sur les côtés du carton, il y avait écrit : « ARIEL LAVAGE MACHINE ». J'ai rayé tout ça et, au-dessus, j'ai inscrit au feutre : « Télé-Gorée ». Les habitants de l'île sont habitués à me voir me préparer ainsi, chaque samedi, sous l'arbre à palabres. Ils déplacent alors les chaises du bar et s'assoient en arc de cercle devant moi. Les enfants roulent dans le sable et me regardent. Treize heures, je prends la parole :

— Bonjour, je suis Francisco de Pina et voici le journal hebdomadaire de Télé-Gorée ! Cette semaine, deux nouveaux habitants ont rejoint notre île. Il s'agit d'un couple. Le monsieur est très grand et la fille toute petite…

Des touristes s'approchent et sourient. Ils me photographient ou me filment.

La buée de ma bouche fait couler des ruissellements de vapeur à l'intérieur du plastique. Les habitants croisent leurs jambes et écoutent, attentifs. Ma voix, à travers l'enveloppe de carton, parvient à leurs oreilles, assourdie et lointaine.

— … Grâce à une indiscrétion, nous pouvons vous annoncer que la jeune fille a fait appeler ce matin un médecin de Dakar. Le médecin arrivera par la chaloupe de quinze heures. Météo ! Il fait beau et chaud comme il a toujours fait sur cette île. Sport : cet après-midi, les enfants Ali N'Daye et Youssouf Manga s'affronteront dans un combat de lutte sénégalaise avec frappe. Nous vous rappelons que ce combat aura lieu parce que, la semaine dernière, Youssouf a accusé Ali d'avoir volé des mangues.

Le combat des deux enfants aura lieu sur la plage vers seize heures s'ils sont encore en colère, ou alors demain s'ils sont fatigués, ou alors jamais s'ils n'y pensent plus.

Art ! Notre peintre de « Suwer », Joseph Khuran, a peint cette semaine une très jolie chose. L'œuvre représente un couple d'amoureux s'embrassant sur fond de soleil couchant. C'est très touchant.

— Yeah !

Tous les habitants de l'île applaudissent et crient :

— Bravo ! Bravo Joseph !

L'intérieur du plastique est maintenant presque entièrement recouvert de buée. On distingue à peine mon visage noyé de vapeur d'eau.

— … Économie ! Suite à une très bonne pêche, hier, les poissons n'étaient pas chers. Il en reste ! Lionel les a mis dans son frigidaire. Les personnes intéressées sont priées de s'adresser à lui. Et enfin, pour finir, santé : Mama Bô va bien mieux ! Le malaise qu'elle a eu il y a quinze jours n'est plus qu'un mauvais souvenir et nous lui souhaitons encore une très longue vie. Voilà, c'était le journal hebdomadaire de Télé-Gorée présenté par Francisco de Pina. Merci de votre attention. Au revoir et à la semaine prochaine !

Je défais le carton à lessive autour de ma tête dégoulinante de sueur et le pose sur mes genoux. Les gens m'applaudissent et se lèvent. Les touristes s'éloignent. La belle Alimatou, la serveuse du bar de l'embarcadère, m'apporte, comme toutes les semaines, une bière fraîche.

Elle me dit que, cette fois-ci encore, j'ai été très bien et que je suis vraiment tout à fait télégénique. Je crois qu'Alimatou est un peu amoureuse de moi.

Il y avait beaucoup de monde. J'ai dû faire à peu près soixante-dix pour cent d'audimat et cent pour cent de parts de marché.

Les enfants rattrapent par la manche les touristes qui s'éloignent et me les ramènent pour que je leur dédicace des photocopies de ma carte d'identité.

— Francisco, vedette ! Faut dédicace ! Vedette télé, Francisco !

Lorsque je suis venu ici, j'avais apporté avec moi un stock de photos de la télé. Mais j'ai tout distribué. Alors à la mairie, le maire me photocopie gratuitement ma carte d'identité pour que je puisse la dédicacer aux gens avec un crayon à papier.

Lorsque je signe, je prends un air vaguement habitué. J'écris simplement : « Amical souvenir, Francisco de Pina. »

Quelquefois, des touristes français se rappellent mon visage ou mon nom. Ils me disent :

— Mais que faites-vous là ? Que vous est-il arrivé ?

Je leur réponds toujours :

— J'ai été transféré à Télé-Gorée. Vous n'auriez pas une pièce ? C'est pour téléphoner à ma femme, samedi prochain.

Ici, tout le monde m'aime bien et je crois que, de cette télé, personne ne me virera jamais.

Même à zéro point d'audimat, ici, ils me laisseront présenter le journal.

J'habite dans une cabane en tôle que me prête une avocate du tribunal de Dakar.

La semaine, je mendie sur la passerelle de l'embarcadère mais le samedi matin, avant d'aller téléphoner, je mets encore ma chemise à fleurs qui avait tant de succès.

Cette chemise, je la lave chaque vendredi dans l'océan et la laisse sécher sur la grève. L'autre jour, la jeune fille qui accompagne le grand type a voulu m'aider à laver ma chemise. Je lui ai dit :

— Vous savez, avant, les fleurs, on les voyait très bien. À force, bien sûr, l'écume a brûlé le tissu. Il est fragile maintenant. Quant aux fleurs, le soleil et le sel les ont décolorées. Regardez, on ne les voit presque plus.

— Tant mieux, a répondu la fille.

Et elle a déchiré ma chemise dans le dos.

C'est de nouveau samedi. Je suis à Dakar dans une cabine téléphonique avec une large fente dans le dos.

— Allô Christine, c'est moi. Aucun directeur de télé n'a téléphoné ?

— Non.

— Tu devrais peut-être les rappeler. Ils ont dû perdre mon numéro depuis le temps.

— Mais non.

Alors, je retourne sur mon île par la chaloupe de douze heures trente. J'y présente le journal de « Télé-Gorée » et c'est très bien comme ça.

Neuvième strophe

— Il avait dans la bouche
les marques incontestables de la syphilis.
(Bardey, son patron au Harar)

C’est l’automne à Charleville-Mézières. Une lumière jaune, à travers les carreaux d’une fenêtre, coule en tas sur le sol de l’appartement. Le père referme la dernière page du livre de Laurence Pernoud. Il est bien embêté.

— Vitalie, d’après le livre, on s’est trompé. Cet enfant, on l’a raté. Il ne trouvera jamais sa place. Il faudrait qu’on en refasse un autre.

— Je suis vieille maintenant.

— Pas encore ! Si on ne traîne pas, on a nos chances.

— Tu crois ?

La mère tend le bras. Elle essaie de toucher la matière jaune qui coule de la fenêtre. Elle dit :

— Cette matière, on la voit très bien. On tend la main. On croit qu’on va la toucher et puis on passe au travers. C’est comme le bonheur.

— Qu’est-ce qu’elle a, elle ? pense le père.

En face de Dakar, à deux milles de l’océan Atlantique, dans l’ancienne maison des gardes, à l’extrémité de l’île de Gorée, Robert est assis, fiévreux, sur un lit de fer bleu.

Un docteur a l’oreille collée contre le dos nu de Robert.

— Dites 33, dit le docteur.

— 1, 2, 3… dit Robert.

Le docteur se redresse. Il est libanais. Il a une petite moustache noire. Il s’appelle Marouani.

— Votre moustache est originale, dit le docteur. Dites 33.

— 4, 5, 6…

— Dites seulement : 33.

— Il faut d’abord que je dise : 32 et tous les chiffres avant, dit Robert. Sinon, c’est bête. 7, 8, 9…

Un scorpion, queue relevée par-dessus l’armure, monte le long d’un mur vers une tache de lumière. Au centre de la tache, il y a, punaisée, la photo en lambeaux désarticulés de Rimbaud. La photo est prisonnière du rond de lumière. Rimbaud boude. Robert compte les pas du scorpion.

— 10, 11, 12…

Le docteur remet sa tête contre le dos nu. Il attend quelques minutes.

— … 30… 31… 32…

Le médecin attend encore.

— 33 !

Le scorpion s'arrête sur la bouche du poète.

— Recommencez. Dites seulement : 33.

— 1, 2, 3…

— Bon.

Le médecin quitte définitivement le dos de Robert. Il va respirer sur la terrasse, face à l'océan vert. Isabelle le suit.

Contre le rempart de l'île, un tuyau d'arrosage de plastique rouge gaspille son eau comme une veine ouverte. L'eau transforme la terre en boue jaune.

Sur la plage, des enfants noirs, souples comme des traînes de cerfs-volants, font des cabrioles violettes sur le sable jaune. Des pêcheurs sérères tirent de pleins filets de thiofs roses qu'ils balancent dans des pirogues de bois bleu Robert, sur son lit, continue de compter.

— 15, 16, 17…

Djami, très préoccupé, arrive de la quincaillerie du laboratoire de biologie marine. Il a, dans les bras, un bidon de fer gris peint d'une tête de mort rouge. Il évite la flaque de boue jaune. Il bouscule le médecin.

Le docteur regarde passer l'enfant.

Djami entre dans la maison.

— Je crois que votre ami ne va pas bien, dit le docteur. Mais je ne sais pas pourquoi vous m'avez fait venir : il est impossible de l'ausculter. Il ne veut pas que je défasse le pansement de son genou. Il ne veut pas dire 33… Pourtant, il a de la fièvre, c'est sûr. Et puis ce genou énorme s'infecte. C'est évident. C'est comme s'il avait mis un tas de choses qui poussent, dedans.

— Quel genre ?

— Corail ou plante. Minéral, végétal…

— Végétal ?

— 22, 23, 24…

— C'est dommage. S'il voulait, on pourrait sans doute le nettoyer de tout ça.

Le scorpion tourne la tête vers Robert. Djami dévisse le bouchon du bidon.

Dehors, Isabelle inscrit à distance régulière la pointe d'un pied nu dans le sable jaune.

Des mouches noires et des cigales tracent, autour d'elle, des cercles électriques. Le claquement de leurs ailes et de leurs mâchoires mange le silence blanc de l'ennui.

Isabelle, pour elle seule, s'amuse à compter les empreintes de ses orteils.

— 27, 28, 29… l'aide Robert.

Puis dans une portion de sable vierge et jaune, elle enfonce tout son pied et dit :

— Cette matière, on la voit très bien. On croit qu'on va se poser dessus et puis on passe au travers. C'est comme le bonheur.

— Qu'est-ce qu'elle a, elle ? pense le docteur.

— 33 ! répond Robert. Et il lance, d'un jet, le livre de la Pléiade.

Les Œuvres complètes s'ouvrent et sifflent dans l'après-midi puis s'écrasent comme un baiser en plein dans la tache de lumière. Le baiser-Pléiade suce et avale l'animal, puis les pages bosselées au milieu ; l'élastique ramène le livre sur Robert.

Le scorpion, en s'écrasant, a souillé la bouche d'Arthur.

Djami a une brosse à chaussures dans une main figée en l'air. Il regarde Robert ranger son livre dans le holster posé près du lit.

Le docteur repart pour Dakar avec la chaloupe de dix-sept heures. Il serre la main d'Isabelle et dit :

— En fait, il faudrait l'hospitaliser.

— Docteur, vous ne trouvez pas que tout est jaune et mou aujourd'hui ? dit Isabelle.

— Qu'est-ce qu'elle a, elle ? pense le docteur en montant dans la chaloupe. Qu'est-ce qu'ils ont tous ?

Du bastingage, il lui crie :

— Ça fait combien de temps que vous voyagez dans ces pays chauds ?

— Plusieurs mois.

— Alors, pourquoi avez-vous la peau aussi blanche ? Ça n'est pas normal, ça. De toute façon, il y a quelque chose de pas normal !

Les yeux verts d'Isabelle sont deux feuilles de plantes à balcon qui ondulent sur son visage blanc.

Bruu… umm ! fait la chaloupe qui démarre. Robert est couché sur le dos dans la maison des gardes. Ses deux longues jambes aux poils rouges dépassent du lit.

De sa brosse de bois violet, trempée de détergent, Djami retire le cirage des pieds de Robert. Il frotte entre les orteils. Le produit mousse et attaque la peau.

Isabelle entre dans la maison.

— Le docteur dit que tu as mis quelque chose dans ton genou. C'est quoi ?

— Un arbre.

— Un arbre !

Les yeux verts d'Isabelle irradient et paniquent son visage dans un bruit de feuillage.

— Verlaine, je veux partir plus à l'est, dit Robert. Je ne veux plus que le docteur regarde la jambe de Rimbaud. Il ne fallait pas l'appeler. Ça n'est pas grave.

— C'est la première fois que tu m'appelles par un nom mais ça n'est pas le mien, dit Isabelle. Plus à l'est, ce sont les îles du Cap-Vert.

— Allons au Cap-Vert.

— Avec l'argent qu'a envoyé ta mère, maintenant, on peut. Djami, pourquoi lui frottes-tu les pieds ?

— Parce qu'au lit, pas chaussures ! Quand Abdoh Rinbo au lit, enlever chaussures.

— N'efface pas tout, Djami. On vient de dire qu'on allait partir avec la chaloupe de dix-neuf heures.

— Ah ? Alors, refaire chaussures !

— Non, non. Laisse. C'est bien comme ça. Tu sais, Djami, on ne va pas pouvoir t'emmener. Tu es un enfant. Tu n'as pas de papiers. On ne sait pas où sont tes parents et puis nous, on a notre vie de grandes personnes à vivre…

— Grandes personnes ?

Robert se lève. La djellaba, roulée en couche-culotte, la figure, le buste et les bras tatoués de phrases infernales. Sa queue-de-cheval rouge lui dégouline dans le dos. Ses pieds sont défaits de cirage. Une mousse acide pétille et les lui ronge jusqu'à l'os. Maintenant, on dirait des chaussons acryliques de velours rose.

Il oublie son holster et sort de la maison à cloche-pied. Mais sa jambe lui fait si mal, ses pieds le brûlent tant qu'il ne peut plus avancer. Alors, il tombe et roule dans la boue jaune contre les remparts.

Djami hausse les épaules.

— Forcément, Abdoh plus chaussures ! Alors glisser.

Robert se redresse sur son genou gauche, se renverse et par la force de ses bras maigres, tendus comme des cordages de bateau, il marche sur les mains.

Son corps est recouvert d'une boue molle qui coule le long de ses bras.

La fièvre à l'intérieur de son corps, le soleil à l'extérieur assèchent très vite la croûte de boue. Maintenant, il semble être recouvert d'une peau de baobab qui craquelle à chaque pas.

— Je suis un arbre, un arbre en bois. Une écorce me protège. Je suis une armoire qui navigue, un bateau. Je voilage vertigineusement.

À chaque pas, ses bras s'enfoncent dans la matière jaune qui manque de l'engloutir.

Seules ses mains sont encore humides. Le sable jaune, à chaque pas de main, se colle à ses poignets et étincelle des paillettes d'or. Ça lui fait deux bracelets d'esclave résigné.

Ses jambes en l'air sont deux longues branches au-dessus d'un tronc fiévreux. Son genou droit est un gros fruit mûr qui voyage.

Dans le ciel bleu, deux nuages d'innocence passent entre les jambes-branches de Robert.

— Page 245… *Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons !*

Il boite le long de remparts qu'il voit à l'envers.

— 28 octobre 1891, Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons.

Un rayon de soleil, comme la poursuite d'un concert rock, suit son déplacement d'une tache de lumière. Robert est prisonnier de ses rêves.

— Page 364… *Enfin, à présent, je ne suis plus au courant des dates.*

L'arbre-Robert titube dans le sable jaune de la plage. Il passe à travers deux rangées de veuves noires qui, en le voyant, agitent leurs nombreux bras dans des boubous aux cruels dessins verts et rouges.

Les veuves font des offrandes à l'arbre qui marche. Elles lui tendent des poissons à la chair onctueuse et blanche comme leurs dents.

— *Je compte trouver mieux un peu plus loin… Rejoindre l'horizon où l'autre s'est affaissé.*

Sur le ciment du ponton, Isabelle et Djami rattrapent Robert.

Djami crie :

— Abdoh ! Abdoh ! Livre, livre !

— Garde-le, répond Robert, sa queue-de-cheval rouge et boueuse traînant maintenant sur le ciment gris de l'embarcadère. De toute façon, je le connais par cœur. Je n'en ai plus besoin. Je n'ai plus besoin de rien. Je suis un arbre fruitier.

Djami ne dit pas merci. Il ne connaît pas le mot.

Isabelle a des envies de pleurer.

— Il faut qu'il arrête de dire qu'il est un arbre !…

Elle suit Robert sur les planches de la passerelle.

Bruu… umm !! fait la chaloupe de dix-neuf heures en quittant le ponton.

Les touristes s'écartent de Robert et le prennent en photo en se poussant du coude.

Djami s'est attaché le holster autour de sa taille maigre. Il lance le livre en direction de la chaloupe qui s'éloigne.

À chaque tension de l'élastique, les pages du livre s'ouvrent puis se referment. Elles font un battement d'aile ou bien le mouvement d'une main qui dit : Adieu.

Au troisième adieu, le scorpion écrasé se détache d'une page et tombe sur le ciment gris sans aucun espoir de retour.

À chaque fois, Djami rattrape très bien le livre. La tête à l'envers, sur le bateau, Robert admire la performance. Il dit :

— En « Rimbaud », après moi, c'est lui le plus fort.

Isabelle se tourne vers Dakar qui s'approche et l'aéroport de Yoff. Les touristes rient de Robert. Elle a honte. Elle a peur.

Dans le blanc de ses yeux, des veinules de feuilles vertes se déchirent sous ses paupières épuisées.

L'harmattan vient du continent et lui balaie la figure. Elle pleure mais ça n'est pas de chagrin ; c'est le sable jaune mêlé au vent qui pique les yeux.

— Ce voyage, c'est le dernier, dit Isabelle. Robert tombe sur le dos dans un nuage de poussière. Il regarde le ciel bleu.

La chaloupe à moteur ronronne et, dans son ventre de bois, berce Robert. Derrière, le sillage de la course enfle de grandes lèvres. Une écume blanche en jaillit, lourde de pétales blancs. Les pétales bouillonnent comme du lait puis se perdent dans l'océan vert. On dirait la traîne égarée d'une mariée déjà veuve. Au bout d'un temps, les pétales ne sont plus, au loin, que de petites vaguelettes éparses et sages qui bêlent et filent pour une course de 600 km vers l'archipel du Cap-Vert.

Un chien de mer se retourne et gueule par-dessus les coraux. Il rappelle en vain les troupeaux perdus.

Pendant des années à Dakar, des touristes ont été surpris de voir un enfant noir, cireur de chaussures, traîner sur le port avec dans un holster les Œuvres complètes de Rimbaud. Pendant des années, à chaque fois que Djami pensait à Robert, il l'imitait et marchait sur les mains, au bord du vide, le long du quai gris. Il déambulait ainsi parmi les odeurs d'huile de palme et enjambait des câbles des cargos retenus. Il pensait qu'en marchant ainsi, ses jambes allaient pousser, grandir et mûrir. Il pensait qu'un jour elles ressembleraient à celles de Robert, que des femmes lui donneraient des poissons en offrande, qu'il aurait un fruit dans le genou. Il avait d'ailleurs, déjà, attaché à son genou droit, un morceau de tissu qui faisait une guirlande de remerciement.

Encore aujourd'hui, quelquefois, le long des thoniers soviétiques, on voit Djami, les bras fatigués, espérer toujours et boiter parmi les raclures de sable jaune.

Derrière l'arbre-Djami, petit olivier noir, le livre tombé de la peau de chèvre s'ouvre souvent page 501. Le livre traîne au bout de l'élastique comme un animal domestique. L'arbre-Djami avance lentement sur le quai gris. Alors pendant qu'il passe, en se penchant au-dessus de lui, les touristes ont tout le temps de lire sur la page 501 :

Je m'ennuie beaucoup, toujours ; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi.

Arthur Rimbaud
Harar, 4 août 1888.

Tarrafal
(Saudade)

Je suis ce que les hommes appellent une salope. Moi, je ne trouve pas. Salope, c'est une insulte. Je ne vois pas pourquoi on m'insulterait.

Je suis une Française funambule qui fait l'amour au-dessus de la terre. Me tire qui veut, s'il est d'une autre race.

Sculpteur sénégalais, peintre arabe, étudiant malien, épicier chinois, je veux sentir leur goût à tous. Voyageur allemand, réalisateur italien, qu'ils touchent tous à mes seins.

Footballeur yougoslave, écrivain suisse, je les suce tous. Je ne suis fidèle à personne.

Ma sœur dit :

— Tu n'arriveras jamais à te faire baiser par tous les hommes de la terre.

Elle a sûrement raison. Mais je veux essayer quand même.

Enfant, je me disais que j'aurais un amoureux dans chaque pays. Adolescente, au camping, avec mes parents, je choisissais toujours des étrangers. À la fin des vacances, sur une carte du monde, au-dessus de mon lit, je collais leurs photos sur le pays correspondant. Je plantais des petits drapeaux de papier dans leurs têtes. Ma mère disait :

— Ma fille colle la photo de tous ses petits camarades du monde. Elle est très sociable.

Le fait qu'à vingt-cinq ans, je continue à coller des photos (quelquefois, des Belges de cinquante ans et plus…) commence à la rendre perplexe.

Mon père est allé voir un docteur pour lui parler de moi.

— Le fait de n'être attirée que par des étrangers dénote, chez votre fille, une schizophrénie, a dit le docteur.

Le docteur a voulu me voir. J'y suis allée. Il est juif. On a fait l'amour sur son bureau.

J'aime bien les Juifs. Ils ont l'art de vous faire entreprendre des trucs incroyables sans que vous vous en rendiez compte.

La légende qui court par rapport aux Noirs est complètement fausse. Par contre, les Asiatiques ont vraiment de petites bites. Je suis venue ici, à Tarrafal, avec un chanteur français. C'est mon premier Français. Mais, comme c'est à l'étranger, je me suis dit…

Il est amoureux de moi. Il m'appelle sa Doudou. Il voudrait qu'on vive ensemble pour toute la vie. Depuis que je suis ici, avec lui, je me suis déjà tapé trois Capverdiens sur la plage.

Il supporte mal.

Pourtant, je lui avais dit :

— Je ne te serai jamais fidèle.

Mais il a le saudade. Surtout que je ne veux plus lui toucher la peau… Je préfère vraiment les étrangers.

Saudade, c'est un mot de Tarrafal qui veut dire : tristesse, mélancolie, douce déception… C'est un très joli mot comme on ne peut en trouver que sur les îles.

J'aime beaucoup les Capverdiens. Je crois bien que je vais en sucer d'autres. Hier, j'ai vu arriver un grand type roux au corps de boue séchée. Je ne sais pas d'où il est. Il ne parlait pas. On aurait dit un arbre. Il était accompagné d'une fille. Je ferais bien l'amour avec un arbre. Mais il a l'air de penser à autre chose. Tant pis, on ne peut pas tout avoir, comme dit ma sœur.

Mon chanteur français est parti ce matin, avant que je me réveille. Il m'a juste laissé sur la table du bungalow une feuille de papier avec une chanson écrite dessus. La chanson s'appelle Saudade.

SAUDADE

Entre Cancer et Équateur,
Ma doudou blanche ne veut plus me toucher la peau.
C'est la faute à qui ? C'est la faute au vent.
Ma doudou s'est branchée nègre dans ce pays black. C'est la faute au vent. Saudade !
Ma doudou est sur la plage. Quarante bois d'ébène tournent autour d'elle et la regardent en riant.
Le ventre de ma doudou leur fout la perceuse sur percussion.
Ils la vrillent, même quand je suis là.
Et moi, je regarde ça, renversé et idiot. C'est la faute à qui ?
C'est la faute au vent. Saudade.
Leurs dents qui rient, en passant, me lacèrent la peau comme on découpe de fins filets de poissons blancs.

Leurs pieds dansent le Funana sur mes illusions et brouillent les traces que j'avais faites dans le sable, autour de ma doudou.
Les enfoirés ! Le souk qu'ils ont foutu dedans ! Je n'y reconnais plus rien.
Comment remettre dans l'ordre tous ces grains de sable ?
Tout nous échappe. Sable. Saudade !
Moi, j'ai le regard bleu éperdu de la poulpe. Alors, j'étends les bras et m'élève dans le ciel. Adieu.
Bah, que ma doudou se fasse mettre si ça lui chante.
J'aime autant que ce soit elle que moi.
Moi, je repars avec le vent. C'est la faute à qui ? C'est la faute au vent. Saudade.
Fort vent arrière. Adieu ma doudou, adieu nous. Saudade.
Et que continue le vent sous d'autres latitudes. Je suis dans le ciel.
Tout en bas, c'est elle qu'ils enfilent, c'est moi qu'ils baisent.
Tant pis. Saudade.

Peut-être que la chanson sera un succès. Si c'est le cas, sans doute que je connaîtrai encore beaucoup d'hommes sur cet air-là. J'espère seulement que c'est un slow. C'est tellement pratique, les slows pour frotter.

Dixième strophe

— Tu n’es plus bon à rien de propre.
Ta parole est morte de l’argot
et du ricanement.
(Verlaine à Rimbaud)

Les gens qui vont à Tarrafal ne vont jamais plus loin. Il y a un mur invisible, planté dans la mer, qui empêche d'aller plus loin. Tarrafal est au nord de l'île de São Tiago. São Tiago est la plus grande île de l'archipel du Cap-Vert. Praia en est la capitale. Pour aller de Praia à Tarrafal, il faut prendre un « Alluger » : sorte de bus minuscule, bondé de femmes tenant dans leurs mains des poulets athlétiques, des jouets de plastique et des sacs de blé.

São Tiago, avant, était d'une végétation verte, molle et sombre. Des forêts de chênes et de sapins la recouvraient tout entière. Mais c'était aussi une île portugaise : peuple de marins.

Pendant trois siècles, les Portugais ont coupé tous les arbres de São Tiago pour construire des bateaux qui, aujourd'hui, pourrissent au fond de la mer.

Ils n'en ont pas replanté. Alors, le vent, le temps et l'érosion ont fait glisser la terre et rouler les rochers, en chaos, vers la mer. Aujourd'hui, le Cap-Vert est un archipel indépendant mais ses dix îles dévastées sont caillouteuses et désolées.

À Tarrafal, il y a un mur invisible qui monte jusqu'au ciel.

Avant, ici, il y avait un bagne portugais. Derrière des murs de pierre, des hommes étaient privés de liberté pour l'éternité. Aujourd'hui, il n'y a plus de bagne. Mais tous les « Rolling Stones » de la terre se retrouvent là, quand même, et viennent buter contre le mur de verre.

Les endroits ont leur destin comme les êtres. À Tarrafal, la mer est dangereuse. Il y a beaucoup de noyés. Il y a tellement de noyés à Tarrafal, qu'il y en a même qui marchent sur la plage.

Il y a aussi des bandits repentis, des dealers d'herbe, des alcooliques et de vieilles stars locales déchues. Il y a des femmes italiennes, allemandes ou bien suédoises aux colliers de pierres précieuses. Elles viennent ici s'échouer dans des bras de jeunes pêcheurs de poulpes qui, après les avoir dégustées, les rejetteront à la mer.

Il y a aussi des filles imbéciles.

Enfin, il y a Robert et Isabelle : deux enfants perdus qui ne se regardent plus.

À Tarrafal, on parle une langue qu'on ne parle que là. Une sorte de créole portugais sans grammaire.

C'est une langue qu'on chuchote plus qu'on ne la parle. À Tarrafal, on ne parle presque pas. C'est la ville du silence.

Nuit de saphir ! Place de l'Église, il y a douze bancs autour de la place silencieuse.

Chaque banc est d'une couleur différente, noir, blanc, gris, rouge, etc.

Chaque soir vers minuit, avant d'aller se coucher dans le bungalow loué sur la plage, Robert et Isabelle vont s'asseoir sur un banc différent. Ça fait dix jours qu'ils sont à Tarrafal. Hier, ils étaient assis sur le banc jaune. Aujourd'hui, ils sont sur le banc couleur de terre.

En fait, seule Isabelle est assise sur le banc. Robert, lui, ne pouvant plus se déplacer, est installé au fond d'un caddie près du banc couleur de terre.

Ses deux longues jambes nues dépassent très largement du caddie. Ses deux bras vont jusqu'à terre.

Robert a transformé ce caddie trouvé en bateau.

Avec des fils de fer, des fils de cuivre électriques et des clous, il a fixé des planches sur les côtés du caddie. Les planches sont sciées en diagonale pour que de profil, le caddie ait l'apparence d'un bateau.

Avec son compas soviétique et de l'encre de Chine, Robert a tracé sur les planches des ronds qui imitent des hublots. Il a aussi dessiné naïvement, à la craie, une ancre marine. Et enfin, pour qu'il n'y ait aucun doute, il a gravé au couteau sur une planche, le mot : « bateau ».

Un manche à balai vertical, retenu par une plaque d'aluminium, passe entre ses jambes et fait comme un mât.

Robert a trente-six ans.

Tout en haut du mât, il a noué, en deux endroits, l'immense bandage taché de pus et de sang qu'il a défait de son genou. On dirait une voile sale qui tremble dans la brise de la nuit étoilée.

Isabelle, les deux mains sur la poignée du caddie, fait naviguer, en cercle et en silence ce bateau à roulettes sur les galets cimentés de la place de l'Église.

Le genou fiévreux de Robert se rafraîchit dans l'air du soir. Il n'est plus couvé d'aucun bandage et on peut voir qu'une racine de graine de talipot en a transpercé la peau.

La racine couleur de craie est sortie de deux centimètres. D'autres racines, sous la peau rubis, forment tout un réseau de varices qui ondulent prêtes à s'épanouir.

Robert ne se plaint pas. Il ne parle plus. Les derniers mots qu'il a prononcés ont été :

Je laisserai le vent baigner ma tête nue.
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je ne parlerai pas, je ne penserai rien.
Et j'irai loin, loin, bien loin…

Cela fait trois jours qu'il ne parle plus. Isabelle ne dit plus rien non plus. Elle est ailleurs et semble presque indifférente à tout. Lorsqu'elle a besoin de quelque chose ou bien qu'elle va faire des courses, pour demander, elle fait des bruits de feuillages avec sa bouche. Ça étonne bien un peu les commerçants, mais bon ! Quand vient la nuit profonde de saphir, Robert regarde toujours au loin vers les montagnes ou bien vers l'océan émeraude, de l'autre côté du mur invisible. Isabelle regarde Robert quelquefois, mais ses yeux passent au travers. Elle ne le voit plus.

Son âme est ailleurs. Son âme frissonne sur un balcon à Paris. Son âme entend des bruits de rangers cloutés. Ce sont des pas de militaires qui frappent aux portes de l'immeuble. Il y a des gens qui ouvrent des portes. D'autres n'ouvrent pas ou bien ne sont pas là.

Les militaires défoncent alors les remparts de bois puis piétinent les tapis et les chats à la recherche d'un buisson d'aubépine.

L'âme d'Isabelle tremble sur le balcon du sixième. Les pas montent encore un étage. Isabelle est silencieuse et éteinte sur le banc de terre à Tarrafal.

Lorsque sa tête tourne, seule la vue du genou de Robert éclaire encore, avec gourmandise, sa figure.

Sa bouche s'ouvre alors, au ralenti, et laisse apparaître des dents de diamant.

Minuit sonne à l'église de craie.

Isabelle et Robert retournent à leur bungalow par la rampe de pierres blanches qui mène au mur invisible. Une grosse et pleine lune topaze roule sur le mur invisible.

Robert et Isabelle, personne ne les voit plus non plus.

Au bar de l'esplanade, de jeunes pêcheurs à la peau améthyste, superbes et pensifs, aux locks décolorées par le sel, ne voient qu'une ombre double frôler un mur de pierre.

C'est l'ectoplasme d'une fille végétale, qui pousse un caddie de métal ferreux comme on pousse un landau. Dedans, un type de 2 m 10 regarde le « Picos de Antonio », cette montagne de gravier accumulé, terrorisante dans ses allures de cathédrale.

Minuit sonne à l'église de craie.

La fille et le caddie avancent maintenant sur la plage au ras de l'écume phosphorescente. Des ventres blancs de poissons se déchirent sur des vagues de saphir pointu aux reflets turquoise. Le bungalow gris, de diamant mort, attend là-bas, au bout de la plage, sous des palmiers de jais luisant.

Il n'y a plus de bruit. Le monde est silencieux et a un goût de terre.

Onzième strophe

— On l’a dit mort plusieurs fois.
Nous ignorons ce détail, mais en serions bien triste.
Qu’il le sache au cas où il n’en serait rien.
(Verlaine, préface de la réédition
des *Illuminations)*

La même nuit, trente minutes plus tard, mais il n'y a plus de couleurs.

Robert et Isabelle entrent dans l'œil du cyclone. Silence.

Robert dort déjà, dans son bateau-caddie, à l'intérieur du bungalow.

Un volet de bois hésite à faire apparaître la plage.

— Je le fais ? Je le fais pas ?

Le bateau-caddie se berce au rythme confiant d'un landau. Isabelle, seule dans le grand lit de fer, tente de s'endormir aussi. Mais les draps font des vagues. Elle se retourne dans un sens puis un autre. Elle tape sur l'oreiller. Sa tête est un orage. Les parents de Robert à Charleville, eux aussi, sont couchés. Ils tentent de faire l'amour.

— Écarte les jambes.

À Paris, des pas de militaires grimpent au sixième étage. Ils frappent à la porte de l'appartement d'Isabelle.

Silence.

Le buisson d'aubépines frémit sur le balcon :

— Encore une fois…

Isabelle cauchemarde. Des épines et des grappes de baies qui lui poussent dans l'âme. Somnambule, elle se lève.

Robert ronfle. Il a la nuque appuyée sur la poignée du caddie, le visage tourné vers le plafond, la bouche entrouverte.

— Rrrr…

Isabelle sort d'un sac de toile un jean et deux soutiens-gorge.

Le père s'active sur la mère.

— Abattez cette porte, dit un capitaine.

De ses deux soutiens-gorge de dentelle, Isabelle noue les poignets pendants de Robert aux deux roues avant du caddie.

La porte se détache comme une écorce qu'on épluche.

Sur le balcon, le buisson halluciné.

— Encore une fois. Que j'aie le temps, encore une fois !

Le père rame sur la mère. La mère dit :

— Dépêche-toi. J'ai ma ménopause dans trois quarts d'heure !

Des jambes du jean, Isabelle attache maintenant les pieds de Robert aux roues arrière du caddie.

Les militaires entrent dans l'appartement d'Isabelle. Il y a un parfum de feuillage.

— Ça sent la feuille, dit un militaire.

Isabelle se signe, à la hâte, et prend l'oreiller sur son lit.

Robert ronfle.

Elle pose l'oreiller de plume sur la tête de Robert et grimpe sur le caddie, souple comme un jeune mousse.

Les militaires cherchent l'interrupteur électrique.

— Faites que j'aie le temps… dit le buisson d'aubépines.

Un soldat ouvre la verrière qui donne sur le balcon.

— Ennemi localisé ! crie le soldat.

Le père tempête sur la mère. Il est en nage. Isabelle, nue, les cuisses écartées, s'assied sur la taie et la tête de Robert. Les lunettes de Robert se brisent dans ses yeux. Il sent à travers l'oreiller le sexe tiède d'Isabelle.

— Mon Dieu, dit Isabelle.

— Mon Dieu !… dit le buisson d'aubépines.

— Mon Dieu, faites qu'il y arrive !… dit la mère.

— Bon Dieu de bon Dieu !… disent les militaires. Le sac, vite !

Les membres de Robert claquent comme des amarres et font gonfler la voilure. Fort vent arrière, les roues du caddie souquent ferme. Le mot : « bateau » s'affole et prend du gîte. Les aubépines de la djellaba roulée fleurissent tout le caddie.

— Faites que je tienne ! dit le buisson.

— Han ! fait le père. La mère s'accroche de toutes ses forces aux hanches de son mari. Je jouis ! dit le père.

— Jésus-Marie ! crie la mère.

— Dieu du ciel, pardonnez nos offenses ! hurle Isabelle. Je l'aime mais qui peut comprendre ? Le volet s'ouvre alors et gifle le mur. Une lune institutrice apparaît et roule un gros œil sévère de pierre.

Les soldats ont recouvert d'un sac le buisson d'aubépine.

— Gare au pollen.

Puis, ils ont reculé des trois pas réglementaires. Il y a un temps.

Robert est maintenant un lac immobile.

Les deux corps des parents sont écroulés l'un sur l'autre.

Une tache de sperme coule du sexe de la mère et dessine sur le drap la carte de l'île de São Tiago.

Isabelle, épuisée, relève la tête. Elle soulève une jambe et tente de descendre du caddie. Le bateau bascule en avant et dessale.

— Feu ! crie le capitaine.

Le souffle d'un lance-flammes détruit instantanément le sac et le buisson d'aubépine.

— Aïe, dit Isabelle.

Son visage angélique, dans un bruit de fruit, s'est ouvert en trois quartiers contre un montant du lit.

Il y a dans tout le bungalow une odeur de tisane relaxante.

Le gros œil de pierre de Lune quitte lourdement la fenêtre et roule sur toute la Terre.

À Paris, à Charleville, on a vu passer cette lune de pierre.

La brise referme le volet. À cet instant précis, toutes les racines du genou de Robert déchirent la peau comme un voile de baptême.

Robert aurait eu aujourd'hui 37 ans et 21 jours. C'est-à-dire, très exactement l'âge qu'avait Arthur Rimbaud à sa mort.

— Coïncidence, dit la Lune de mille milliards de tonnes qui roule dans l'espace. Coïncidence !

— Les astres ne croient en rien du tout ! disent de leurs petites voix aigrelettes les hommes de la Terre. Heureusement qu'on est là pour croire en eux !

— Nous seuls, les astres, savons que le ciel est vide ! répond de sa grosse voix la Lune qui s'enfuit dans le vide.

Douzième strophe

— Nous ne nous étions jamais doutés
qu'il fût poète de talent.
(Savoure,
un collègue à lui en Afrique)

Cent ans plus tard, au petit cimetière de Tarrafal.

Derrière l'église de craie sous un ciel orange, jaillissant d'une rotule, un palmier talipot de vingt mètres de haut a fleuri ce matin. Cinquante millions de corolles forment un parapluie immense qui protège du ciel. L'inflorescence est de toutes les couleurs. Les fleurs sont rangées par ordre de teintes. On dirait un arc-en-ciel.

Le talipot recouvre, d'une ombre bleue, une double tombe sans nom, enfoncée dans le sol. Au pied du talipot, jaillie de l'orbite oculaire d'un crâne cassé, une guirlande d'aubépine est venue se protéger à l'ombre du talipot.

Le buisson envahit tout le bas du tronc et fait un bouquet d'éternelle fiancée. Les frêles bras verts de ses tiges enlacent l'arbre, tendrement.

Deux touristes chinois passent, à petits pas, dans l'allée du cimetière.

— Oh ! Tu as vu ? dit la dame.

— Quoi ? dit le monsieur.

— Une aubépine et un arbre…

— Eh bien ? dit le monsieur.

— Normalement, les aubépines ne vont pas avec les arbres ! Rappelle-toi cette ancienne capitale d'Europe, il y a cent ans. C'est le feu bactérien d'un buisson d'aubépine qui en avait détruit tous les arbres. Les aubépines ne vont pas avec les arbres.

— Qui va avec qui ? dit le monsieur reprenant sa marche.

— Nous ! dit la dame.

— Attends ! dit le monsieur.

La dame au loin se retourne une dernière fois pour voir le couple qui ondule.

— C'est un miracle végétal, dit la dame.

— Peut-être, dit le monsieur qu'on n'entend presque plus. Peut-être…

Très haut dans le ciel, par-dessus la petite tombe, un nuage d'innocence, constitué de chaleur et d'eau, tourne comme un souffle de bouche.

En passant par-dessus le Cap-Vert, il prend momentanément la forme échevelée d'une tête de poète adolescent. Puis il s'arrondit et redevient un nuage qui bascule, au-dessus de la mer.

Bien plus loin, selon les dépressions, il sera pluie ou bien air.

Son passage fait onduler les fleurs et le feuillage de l'arbre et du buisson.

Du cliquetis végétal, on croit entendre trois phrases :

— Mon pauvre amour, bruisse l'arbre.

— Mon pauvre amour, fleurit le buisson.

— Mes pauvres enfants, dit le vent.

FIN